

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7<sup>ME</sup> ANNEE, No 337—SAMEDI, 18 OCTOBRE 1890

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



MADAME LA DUCHESSÉ D'UZES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 OCTOBRE 1890

SOMMAIRE

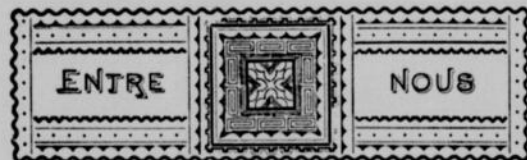
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc.—L'exposition des Beaux-Arts, par G.-A. Dumont.—M. Joseph St-Charles.—Poésie : A M. Rodolphe Chevrier, par Napoléon Champagne.—Histoire d'amour, par Hermance.—Choses et autres.—Biographie de M. le comte de Turenne, consul général de France à Québec.—La vie américaine, par Louis de Saintes.—La défense de la barrière de Clichy.—Nécrologie : Feu René de Beaujeu.—Mme la duchesse d'Uzès.—L'agent du MONDE ILLUSTRÉ.—Feuilletons : Fleur-de-Mai, avec gravure, par Georges Pradel ; le Régiment (suite)

GRAVURES : Portrait de Mme la duchesse d'Uzès.—Portrait de M. le comte de Turenne.—Portrait de M. Jos Saint-Charles.—Camp du Club de chasse et de pêche Jacques-Cartier.—Bataille de la barrière de Clichy.—Portrait de M. René de Beaujeu.—Portrait de M. L. Poltoratzki.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



LA QUESTION DU JOUR.—RESTERONS-NOUS FRANÇAIS ?



Le titre est celui d'une brochure que M. Faucher de Saint-Maurice a publiée, il y a un mois environ, dont il a envoyé des exemplaires à toute la presse, mais qui ne semble pas avoir attiré l'attention des journalistes français, puisque pas un de nos journaux n'en a soufflé mot jusqu'à présent.

Comment expliquer ce silence ? Est-ce par apathie, indifférence, faute d'appréciation de l'importance d'un sujet aussi sérieux que les plumes de nos écrivains sont restées inertes ? je ne puis le croire, et j'attribue cette abstention au fait que les raisons données par l'auteur, sont tellement vraies, et si bien pensées par chacun de nous, que l'on a cru qu'il était peut-être inutile de les approuver et même d'applaudir.

Un bravo cependant n'eut pas été de trop. Le point d'interrogation de M. Faucher a été frappé les intéressés au cœur, et c'est le Mail, de Toronto, qui, dans deux articles très bien faits et très courtois, s'est chargé d'y répondre, ou plutôt, de démontrer que l'écrivain canadien avait bien compris la question, en la résolvant par l'affirmative, et que la solution du problème ne peut être niée.

Dans le premier article, le Mail, après avoir analysé l'ouvrage de M. Faucher termine ainsi : "La brochure de M. Faucher a un mérite : la

franchise. Il déclare dès le début que les Canadiens français sont Français d'abord, et Canadiens ensuite. Il dit que l'avenir auquel ils aspirent n'est pas une union à laquelle nous nous joindrons tous, mais bien à une nationalité spécialement française et catholique. Cette nation ne comprendra pas seulement la Province de Québec, mais bien tout le Canada. C'est ce qui nous explique la lutte engagée dans les nouvelles provinces et les nouveaux territoires pour l'adoption de la langue et des institutions françaises. La question du moment, telle que définie par M. Faucher, n'est pas "Resterons-nous Français ?" mais "Le Canada restera-t-il anglais ?"

Dans ce premier article, le Mail ne semble pas avoir bien saisi le sens de la question.

Jamais M. Faucher n'a prétendu que nous étions Français d'abord, Canadiens ensuite.

M. Faucher aime la France d'un fol amour, comme nous tous, mais il n'a jamais oublié que

..... la patrie est le lieu  
Où l'on aime sa mère, où l'on connut son Dieu,  
Où naissent les enfants dans la chaste demeure,  
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.

Les fils de Français qui habitent l'île Maurice, cette colonie anglaise où l'on a aboli l'année dernière l'usage officiel de la langue anglaise, aiment toujours la France, mais ils sont Mauritiens aussi et je ne sache pas qu'ils donnent lieu à des sujets de plainte de la part de leurs compatriotes d'origine anglaise.

Qu'est-ce donc qu'un Canadien, un véritable Canadien, si ce n'est le descendant d'un de ces Français, qui ont découvert le Canada, qui lui ont même donné ce nom de Canada et qui l'ont peuplé ?

Il y en a même qui n'ont jamais bougé de l'endroit où leur premier ascendant (en Canada) s'est établi en arrivant. Un Descarrieu occupe encore près de Montréal la terre que l'un de ses aïeux a éventré d'un coup de charrue il y a deux cent-cinquante ans !

Un Faucher de Saint-Maurice est encore établi sur la terre défrichée par un de ses ascendants, en 1649, à Ste-Jeanne de Neuville, comté de Portneuf !! Et je pourrais multiplier les exemples. . . .

Le second article du Mail a un tout autre caractère : il traite surtout de la question des progrès de la race française en Canada. Il ne discute plus, il constate, et voici les renseignements qu'il donne à ses lecteurs.

"Depuis de nombreuses années tous les efforts des chefs de la race française ont tendu à consolider et à fortifier cette race dans la Province Orientale. Comment ont-ils réussi, c'est ce que nous savons tous. Québec est aujourd'hui presque aussi française que n'importe quelle ville de France. Une autre partie de la province défrichée par une colonie écossaise s'est entièrement transformée en régions française et c'est ainsi que nous avons des Mac-Millan, des Macdonald et des Cameron qui sont français."

Ce dernier fait est parfaitement exact et prouve le pouvoir d'assimilation que possède la race française, mais la liste des noms cités par notre confrère est loin d'être complète, aussi me permettrai-je de la continuer en prenant au hasard des noms du Royaume-Uni.

Nous comptons parmi les nôtres, comme véritables Canadiens-français, et nous en sommes très fiers, un grand nombre de compatriotes d'origine britannique, qui ne parlent que français et qui sont catholiques.

De ce nombre sont les : Fraser, Morrisson, Blackburn, Lavery, Malcolm, McLean, Sheheyn, Doran, Gleasson, Jones, MacCallum, McCaugry, O'Brien, MacMahon, Campbell, McGown, Hughes, Smith, etc., etc.

Le même fait existe en France où l'on compte actuellement dans l'armée un grand nombre de noms anglais, écossais et irlandais : Mac, MacAuliffe, MacLoud, MacMahon, MacNab, MacCarthy, Marty, Mary, Pembroke, O'Madden, O'Mahony, O'Callaghan, O'Farrell, O'Neil, O'Reilly, Perin-Northumberland, Philip, Fity-James, Smith, Stevens, Stahl, etc., pour n'en citer que quelques-uns, car ils sont par centaines

" Dans les Cantons de l'Est la conquête a été graduelle mais sûre. Missisquoi qui avait 11,406 Anglais et 5,360 colons français en 1861, comptait en 1881 7,579 Anglais et 8,909 Français—soit une diminution, pour les Anglais, et une augmentation pour la race française. Brome avait 9,090 anglais et 1,644 Français en 1861, et 9,838 anglais et 4,910 français en 1881. Dans Shefford 5,871 anglais et 12,034 français en 1861, mais en 1881 il y avait 5,934 anglais, soit une augmentation de 63, contre 16,494 français, avec 4,460 d'augmentation. Stanstead avait 9,035 anglais en 1861 et 10,590 dix ans après—augmentation de 1,555, mais la population française s'est élevée pendant la même décade de 935 à 4,749 et s'est augmentée par conséquent de 3,814. Dans les comtés de Sherbrooke et de Compton la population anglaise s'est élevée de cinquante pour cent, mais les français ont augmenté de quatre cent pour cent "

Oui, oui, tout cela est bien vrai, et puisque le Mail fait de la statistique il faut compléter ses renseignements autant que faire se peut.

Dans son Esquisse générale de la Province de Québec, l'éminent auteur, après avoir montré quelle était l'augmentation de chacune des races pendant la décade 1871 à 1881, ajoute :

" En supposant que durant la présente décade l'augmentation se continue, dans la même proportion pour chaque race, on arrive au résultat que voici :

Nationalités	Nombre en 1881	Augmen.	Nombre en 1891
Français	1,073,820	166,334	1,240,154
Irlandais	123,749	0	123,749
Anglais	81,515	4,899	86,414
Ecosais	54,923	2,202	57,125
Autres nationalités	25,020	462	25,482
	1,359,027	173,897	1,532,924

" La proportion de chaque race serait alors comme suit, en 1891 : Français, 80,90 pour cent ; Irlandais, 8,08 pour cent ; Anglais, 5,64 pour cent ; Ecosais, 3,72 pour cent ; autres races, 1,66 pour cent.

" Quand on se rappelle que lors de la session du Canada à la Grande-Bretagne, en 1763, la population française comptait au plus 70,000 âmes, on ne peut s'empêcher d'être frappé du développement prodigieux que notre race a pris durant ces cent vingt-cinq ans. Le taux de l'augmentation excède 1,434 pour cent, ou plus de 14 pour 1. En prenant ce taux pour base de calcul, on arrive à la conclusion que dans cinquante ans la population française de la province de Québec sera d'environ neuf millions, s'il ne se présente pas de circonstance extraordinaire pour ralentir cette progression "

Ce développement est vraiment prodigieux, en effet.

Il faut remarquer aussi qu'il n'est dû qu'à nous mêmes ; l'accroissement de notre race n'est pas produit par l'émigration comme chez nos amis les Anglais, Irlandais ou Ecosais, qui doivent surtout leur développement à l'importation de sujets de leur sang ; c'est au contraire la production locale qui fait notre force et il est évident que nous devons bientôt dominer comme nombre.

Ce n'est pas une question d'aspirations, c'est un fait indéniable, mathématique qui doit fatalement se produire à un moment donné.

M. Onésime Reclus, le savant géographe français, écrivait dernièrement, à ce sujet, à M. Faucher de St-Maurice, les lignes suivantes :

" Je crois très fermement à votre victoire en Amérique : vous avez une fécondité supérieure ; vous avez plus de traditions et de meilleures que vos voisins ; enfin, bien que protestant, j'estime que le catholicisme sincère chez un peuple est un brevet de longévité. Le protestantisme, simple négation, n'est au fond qu'un émiettement : les nations qui s'y fient seront un jour honteuses de leur chute. Puis quand vous aurez plus de nombre, le catholicisme pourra vous aider à amalgamer peu à peu les catholiques d'autres origines qui vous entourent.

" Mais vous aurez de mauvais jours à passer. Le Nord Ouest est la dernière ressource de l'émigration en pays tempéré—la Sibirie à part.—Il faut donc vous attendre à le voir envahir rapidement par les Ontariens, les Anglais, les Ecosais, les

Irlandais, les Américains, peut-être par les Allemands. Il se passera là, ce qui s'est passé lors de la colonisation d'Ontario : ce sera un semblant d'écrasement, parce que cette invasion diminuera votre nombre proportionnel dans la Puissance.

"Ce sera fini dans vingt ans. Il n'y aura plus d'émigration ou fort peu vers l'Amérique : et à partir de ce moment vous croîtrez plus que les autres. Les lois de la nature seront pour vous, et je ne doute pas que vous ne preniez lentement l'ascendant. Ce qui s'est passé dans les cantons de l'Est, ce qui se passe sur l'Outaouais est le symbole de l'avenir. Seulement il est nécessaire que vous ayez partout un noyau. L'arbre grandira tout seul."

Cette opinion d'un protestant et d'un savant célèbre est de la plus haute importance.

Encore une citation du *Mail*, la dernière :

"Comme on le voit, nos amis les Français se fortifient dans chaque coin du Canada. Ils sont laborieux et ruraux. Leurs vertus seules les feraient bien accueillir, mais le fait de venir contre nous est un argument contre eux. Bien que les Anglais ne pourraient pas, s'ils le voulaient, et ne voudraient pas, s'ils le pouvaient, s'opposer à l'avenir des Québécois, on peut tout au moins déjouer les projets des nouveaux venus en leur prouvant que l'empire anglais n'est pas encore affaibli."

Ceci est un peu vague, mal défini, admet la puissance de l'un, la volonté de l'autre, des aspirations non prouvées d'un côté, une résistance possible ailleurs, mais il n'en est pas moins vrai que les Canadiens, comme nous voulons les nommer, les Français, comme on veut nous appeler, constituent un peuple laborieux et moral, dont les vertus ont été, sont et seront toujours une garantie de bienvenue partout là où ils iront.

Ils n'en est pas moins vrai aussi que partout où nous allons, nous transportons avec nous le génie assimilateur de notre race, notre goût épuré, notre franchise, notre gaieté, notre esprit chevaleresque, notre mépris des obstacles, nos familles nombreuses ; que partout où nous posons le pied nous prenons racine, nous restons, nous imposons le respect à ceux qui nous entourent, par notre moralité, notre esprit de famille, notre travail, et que nous absorbons nos voisins plutôt qu'ils ne nous englobent.

Deux générations suffisent souvent pour opérer ce phénomène.

Quand à la possibilité d'une rupture avec l'empire britannique, nous n'y pensons pas, mais si la chose arrive un jour, qui donc pourrait s'en plaindre en Angleterre ?

Chaque pays a les défauts de ses qualités ; le peuple anglais, habitué à prendre soin de ses intérêts matériels, avant tout, élève ses colonies dans le même sens pratique, et il s'en suit naturellement que le contrat étant basé sur l'intérêt, doit cesser lorsque l'intérêt cesse.

Les Américains, dont les veines étaient pleines de sang anglo-saxon, ne se sont pas souvenus des liens de famille quand leurs intérêts ont été menacés, et c'est avec la plus grande légèreté de cœur qu'ils ont secoué le joug de leurs frères. L'Australie rompra le lien colonial quand elle reconnaîtra qu'il est de son intérêt de le faire ; les Indes, le grand empire des Indes se séparera aussi un jour, et il en sera ainsi de chaque colonie, de chacun des grands tronçons qui forment cet empire sur lequel le soleil ne se couche jamais et qu'une seule chaîne fragile retient : l'intérêt.

Au reste, la grande question qui nous intéresse pour le moment n'est pas précisément la conquête du nord de l'Amérique, mais bien de conserver notre langue menacée par des impuissants, il est vrai, mais qui n'en ont pas moins le désir de nous taquiner.

Bien loin d'imiter ces francophobes, nous voudrions au contraire que nos enfants apprennent trois langues au lieu de deux qu'ils connaissent maintenant, et je ne crois pas qu'il y ait péril en la demeure tant que nos enfants seront nombreux.

On est encore mieux convaincu de ce fait en constatant que sur treize cents demandes adressées au gouvernement par des pères de douze enfants, on ne rencontre pas même un vingtième de noms anglais.

La race qui a découvert le Canada, le Saint-Laurent, le Mississippi, la Louisiane, les plaines du Nord-Ouest, les Montagnes Rocheuses, qui a évangélisé les peuplades de tous noms de la terre Américaine du Nord, qui a versé son sang pour la créer, et qui a appris la première aux peuples rouges à balbutier les premiers mots d'une langue civilisée, la langue française, langue des potentats de l'Europe et des diplomates du monde entier, cette race là saura bien par le génie, la vigueur, la puissance de reproduction, et Dieu qui la guide aller gaiement et pacifiquement à la conquête de tout le vaste territoire que lui ont fait perdre des rois stupides dans des jours de malheur.

\*\* Un autre livre à signaler :

C'est un cadeau princier fait au Canada par un Français, M. de Royou, *l'Histoire du gentil seigneur de Bayard*, par Loredan Larchey, édition superbe, tirée à cent trente-cinq exemplaires seulement, et qui doit valoir un prix fou.

Ce livre est renfermé dans une boîte d'érable piquée, incrustée et garnie de satin cramoisie. Elle porte sur le couvert une plaque de cuivre sur laquelle sont gravés ces mots :

SOUVENIR DE FRANCE AU CANADA—PARIS 1890

Sur la première page de l'ouvrage sont dessinées les armes de M. de Royou, avec la devise : *Immota Fides*.

Sur la seconde se trouve l'inscription suivante, magnifiquement exécutée en caractères enluminés :

Souvenir de France au Canada  
Paris 1890  
Sous les auspices de Monseigneur Labelle  
et de l'Alliance Française  
offre

A la Bibliothèque du gouvernement provincial de Québec  
par monsieur Gaston de Royou  
Membre fondateur

L'ouvrage est illustré avec le plus grand art et les reproductions de miniatures sont merveilleuses.

Parmi les dessinateurs qui ont coopéré à cette œuvre, je remarque le nom de Pranisknikof, cet excellent Russe au cœur si français, que nous avons connu autrefois quand il était à *l'Opinion Publique*, marié avec une canadienne française, et qui est aujourd'hui un des principaux artistes de la maison Hachette, de Paris.

Je le répète, c'est un cadeau princier, et quand vous irez à Québec, n'oubliez pas d'aller frapper à la porte du bibliothécaire du Parlement, ce bon Pamphile Lemay, qui ne demandera pas mieux que de vous faire admirer ce chef-d'œuvre, la perle de son trésor de belles éditions.

Et maintenant, comment reconnaître ce témoignage d'amitié de la part d'un cousin des vieux pays, qui semble mettre sa personnalité de côté pour donner tout l'honneur du don à son pays, à la France, et qui, sans nous connaître nous envoie de l'autre rive de l'océan cette histoire splendide du chevalier "sans peur et sans reproche" ?

M. de Royou, merci, au nom des Canadiens français, merci, votre nom vient grossir la liste des Français de la vieille France que nous aimons tant et qui nous le rendent si bien.

Vous n'avez pas obligé des ingrats.

*Lein Ledieu*

#### L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

A côté de l'exposition de M. Lefeunteun, se trouvent placés les travaux de M. A. Bayard, qui est bien connu comme portraitiste au crayon.

Dans son genre favori, c'est-à-dire le crayon, cet artiste expose un portrait de l'hon. F.-X.-A. Trudel et *Une femme avec oiseau*, qui sont bien exécutés. En outre de cela, deux portraits au pastel, ceux de MM. Pruneau et Etienne, et quelques tableaux à l'huile.

M. Bayard, dans ses ouvrages faits au crayon, est excellent ; dans la peinture à l'huile, l'artiste ne fait pas preuve d'autant d'habileté, mais il faut remarquer qu'il est débutant dans ce dernier genre.

\*\*

Nous avons été heureux de voir quelques tableaux de notre ancien professeur de dessin, M. Gélinas. Que voulez-vous ? Il nous fait toujours plaisir de relire connaissance avec d'anciens... amis.

Nous nous rappelons fort bien, au temps où nous suivions les cours de ce professeur, de lui avoir vu broser plusieurs toiles que nous trouvions bien faites. Depuis, M. Gélinas a continué à étudier lui-même son art, et certes il a fait de réels progrès.

M. Gélinas a toujours été et est encore portraitiste. Aussi, à l'Exposition des Beaux-Arts, expose-t-il deux portraits, celui de M. McNamee et celui d'une jeune fille. Ils sont bien peints, surtout celui de M. McNamee.

Nos félicitations, cher professeur.

\*\*

Un jeune peintre, M. Nap. Barbeau, expose deux portraits : ceux de son père et de sa mère.

*La Vague, Une vue du parc Mont-Royal*, et quelques paysages sont les sujets représentés sur les autres toiles.

Quoiqu'il ait certains défauts, le tableau peignant la mer (*la Vague*) est le meilleur des productions de M. Barbeau. L'ondulation de l'eau est bien donnée.

\*\*

En outre des artistes dont nous venons de parler, MM. E.-M. Templé, E. Ravaux et Hawksett, exposent de jolis travaux.

Les ouvrages de ces artistes ont été remarqués avec plaisir par les amateurs de beaux-arts.

*G. M. Clément*

M. JOSEPH SAINT-CHARLES

(Voir gravure)

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui aux milliers de lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, le portrait d'un jeune artiste peintre, de notre pays, M. Joseph St Charles, actuellement à Paris, en voie de perfectionner ses études sous la direction du maître Gérôme.

M. St-Charles est à peine âgé de vingt-trois ans, et déjà il est parvenu à se faire ouvrir les portes du Salon ; un honneur que, seuls, les artistes bien doués peuvent obtenir et que se disputent un très grand nombre de concurrents venus de tous les pays.

Notre compatriote est un travailleur opiniâtre, passionné pour la peinture et favorisé par un talent incontestable. En somme c'est une vocation nettement dessinée.

Quelques unes de ses peintures sont déjà entre les mains de quelques citoyens assez riches pour se payer le luxe d'œuvres d'art et pour encourager de la sorte le talent national. Ceux qui ont pu voir ces peintures, ont admis quelles étaient des œuvres de valeur et le point de départ d'une belle carrière artistique.

Nous venons de dire que M. St-Charles est un travailleur tenace ; en effet, ce que l'on nous raconte de sa vie à Paris, dénote une tenacité indomptable, fortifiée par la conviction intime chez lui du succès final et éclatant.

Nous ne pouvons donc lui donner une bonne parole d'encouragement ou plutôt d'applaudissement.

Ah, comme nous voudrions avoir la richesse d'un Mécène ! Quelle grand plaisir nous aurions à encourager de la bouche, du cœur, de la bourse, de toute façon possible, largement, les jeunes canadiens qui nous font honneur dans les vieux pays !



A. M. RODOLPHE CHEVRIER

(AVANT SON DÉPART POUR PARIS) ]

Au revoir, cher ami, quelques instants encore  
 Famille, compagnons, celle qui vous adore,  
 Vous diront au revoir avec le cœur navré,  
 Le serrement de main et le souhait doré.  
 En ces choses, ces mots, que chacun vous exprime  
 Vous verrez, à la fois, l'affection, l'estime  
 Couler comme des flots dans un débordement.  
 Ici point d'apparat, tout est sincèrement  
 Le témoignage ardent, formulé dans notre âme  
 De ce beau sentiment, de cette sainte flamme  
 Toujours inestimable et forte : l'amitié.  
 Emportez avec vous, s'il le faut, la moitié  
 De nous mêmes là-bas, pour faire le voyage.  
 Car chaque souvenir est une aimable image  
 Sans forme définie et souvent sans couleur ;  
 C'est un rêve brillant, un caprice, une fleur.  
 Chassant les mauvais jours et la mélancolie.  
 Cependant, croyez-nous, la chaîne qui nous lie  
 Quand vous serez absent, vivant sous d'autres cieus  
 Quand vous serez perdu dans ce monde fiévreux,  
 Unira plus encor de sa puissante étreinte  
 Ces centaines de vœux, dont vous voyez l'empreinte  
 Ineffaçable et chaude au fond de votre cœur.  
 Allez vers ce Paris, océan de splendeur  
 Aspirez de tous bords, scrutez toutes les choses  
 Pénétrez les beautés superbes, grandioses  
 Contenant les secrets réservés à votre art  
 Travaillez vaillamment, vous avez votre part  
 A ce riche festin tout esprit, tout fluide  
 Car le rayon d'en haut et l'étoile qui guide  
 A pour tout assoiffé, savant, prêtre, soldat  
 Un peu de cette flamme, un jet de cet éclat,  
 Ornaments lumineux des fronts prédestinés.  
 Allez vers ce Paris, où tous sont entraînés :  
 " Folle comme Babel, grande comme Solyme. "  
 Centre roulant toujours des tourbillons, la cime  
 Dont il nous faut gravir, la hauteur infinie  
 Pour adorer ce dieu qu'on nomme le génie.  
 Vous reviendrez après, vous nous serez rendu  
 Quand vous aurez pâli, lorsque vous aurez bu  
 La goutte de liqueur du magique ciboire :  
 Présent que la science apporte avec la gloire.  
 Alors on pourra dire à votre chef vieilli  
 Que le jeune homme enfin est tout enseveli  
 Et qu'il est devenu dans sa carrière ingrate  
 Prudent comme Nestor, sage comme Socrate  
 En rendant ses édits. Que tout vous soit léger,  
 Travail, gloire, succès. Sur ce sol étranger  
 Regardez quelquefois, bien au-delà de l'onde  
 Pensez incessamment, aux amis, à ce monde  
 Nous penserons à vous, ici, matin et soir.  
 Une dernière fois, à bientôt, au revoir !

NAPOLÉON CHAMPAGNE.

Septembre 1890.

## UNE HISTOIRE D'AMOUR

AU SOUVENIR DE MON AMI, LE DOCTEUR X..., PERDU  
 QUELQUE PART SUR NOTRE GLOBE.

## I

Je les ai connus tous deux. Nous logions sur  
 le même palier. Il était mon voisin de gauche,  
 elle était ma voisine de droite. Le hasard s'était  
 sans doute amusé à classer ainsi nos réduits afin  
 que je fus appelée à tempérer les trop grandes ar-  
 deurs, à juger les impossibles querelles.

Elle était veuve et avait vingt-huit à trente  
 ans. Il étudiait la doctrine d'Esculape et comptait  
 à peu près le même âge. Elle était blondine avec  
 des yeux comme on en voit peu, et conservait de  
 son origine étrangère un certain accent qui don-  
 nait à sa parole je ne sais quel charme infini. Il  
 était châtain, portait moustache légère, toupet  
 abondant avec une haute taille, de larges épaules,  
 et une énorme pipe d'universitaire qu'il ne quit-  
 tait presque jamais. Son culte pour celle-ci n'était  
 guère surpassé que par celui qu'il rendait à la  
 veuve, et encore l'ai-je vu souvent mordre à belles  
 dents les deux à la fois.

Il s'installa dans la mansarde un soir d'automne.  
 C'était un gaillard d'humeur facile et de peu de  
 timidité : il essaya bien vite à se gliser entre mon  
 intéressante voisine et moi, mais nous fûmes quel-

ques jours à conjecturer sur ce nouveau locataire ;  
 et à mesure que nous le connaissions, nos comman-  
 taires d'aller leur train.

C'est que, voyez-vous, il ne ressemblait en rien  
 à ses confrères, au caractère connu, à la turbu-  
 lence passée en proverbe. Il sortait peu, ne  
 recevait guère qu'un sien cousin, et à travers les  
 excès même de sa gaieté ouverte perceait une forte  
 tendance à la mélancolie. Une immense distraction  
 n'était non moins remarquable chez lui et sa  
 démarche, son maintien, sa toilette peu soignée,  
 en parlaient éloquemment.

## II

Un jour, — c'était le premier dîner qu'il prenait  
 à notre table d'hôtes, — je me rappelle l'avoir vu  
 paraître les cheveux hérissés, menaçant la voûte  
 basse de notre étroite salle à manger : le malheu-  
 reux garçon avait oublié de se donner un coup de  
 démêloir et il ne le sut qu'au cours où ses compa-  
 gnons d'étude moins charitables que nous s'en  
 amusèrent à gorge déployée.

Mais il était profond, érudit et joignait à ses  
 nombreuses connaissances une sérieuse théologie,  
 parlait des Pères de l'Eglise avec l'aplomb d'un  
 homme qui sait ce qu'il dit et qui le sait bien.

Certes, nous étions rendus à ne savoir où clas-  
 ser cet être étonnant et extraordinaire à la fois.

— Savez-vous, lui dis-je, à brûle pourpoint, un  
 soir que nous causions, vous avez porté la robe !

Il rit bien fort de cette boutade et pour mettre  
 mon imagination aux arrêts, il me confia à demi-  
 voix qu'il était veuf !!! Je ris plus fort que lui et  
 je n'ai jamais cru un seul instant cet avancé.

N'empêchait pourtant qu'une raison, toute autre  
 que la dyspepsie qu'il prétendait et cultivait avec  
 art, avait dû le faire à trente ans étudiant en mé-  
 decine.

Son voisinage de tous les instants, ses manières  
 familiales et d'une exquise politesse, beaucoup  
 aussi l'étrangeté de son caractère que nous ne par-  
 venions à saisir, nous le rapprochèrent visible-  
 ment, et nous devînmes ma voisine, lui et moi, en  
 peu de temps, un trio de joyeux camarades. Lui,  
 homme profond comme j'ai dit, discutant et rail-  
 lant avec la même délicatesse d'un fin esprit ; la  
 jeune femme d'une éducation recherchée aussi,  
 prenant un capricieux plaisir à émettre des idées  
 légères, et laissant facilement deviner un cœur à  
 trente-six autels.

## III

Nous devînmes camarades, ai-je écrit : *camarades*.  
 Cette idée me demeura, en effet, jusqu'au jour où  
 je m'aperçus qu'en mes absences fréquentes la  
 mansarde résonnait sous un duo d'amoureux.

L'étudiant grave s'éprenait de la veuve piquante,  
 rien de moins.

Un soir que j'ascendais lentement les longs es-  
 caliers conduisant à nos pièces, mon regard fut  
 frappé par un tableau charmant et révélateur.  
 Madame sur le palier lisait son journal, et mon-  
 sieur notre étudiant, assis sur une malle que j'a-  
 vais oubliée là, faisait jouer la lumière avec un  
 véritable plaisir d'enfant.

Mauvaise humeur, sourires de la jeune femme  
 selon que la clarté lui arrivait ou ne lui arrivait  
 pas ; rires bruyants, sonores de l'autre que les pa-  
 roles brusques ou coulantes de sa compagne ama-  
 saient fort.

Je contemplai quelques instants en silence.

— Prenez garde au feu ! leur criai-je subitement.

Chacun sursauta à son tour ; puis ils furent  
 bien forcés de déridier un peu, cette phrase équi-  
 voque les disant vendus. Désormais de leur sen-  
 timent si tendre, ils ne me firent plus un secret,  
 et je fus témoin modeste d'une foule de petits  
 incidents qui m'amuserent beaucoup.

## IV

*L'amour est enfant*, a dit bien avant moi je ne  
 sais plus qui. Si ce fait n'eût été prouvé dès les  
 temps les plus reculés, mon estimable voisin l'au-  
 rait clairement démontré sous le toit de notre  
 garni.

Et dites-moi, est-il quelque chose de plus ren-

versant que de voir un homme grave condes-  
 cendre aux mille et une sottises nouvelles de  
 l'amour, à trente ans ? De voir, en un instant,  
 disparaître ce sérieux qu'on admire tant chez lui  
 sous des tâtonnements de passion, sous une ava-  
 lanche de petits soins, — je gaze, — sous une infi-  
 nité de mutineries dont il s'étonne lui-même et  
 que cependant il ne cesse d'inventer, de créer pour  
 obtenir un regard, un mot de l'objet aimé ?

J'avais pu rencontrer déjà sur ma route des  
 amoureux de trente ans, mais alors, j'étais témoin  
 trop intime pour être observatrice sévère : celui-ci  
 me faisait pitié vraiment et chaque jour je m'api-  
 toyais davantage sur lui.

Il ne sortait plus.

Si elle était là, le palier se transformait en un  
 gracieux boudoir. On y installait des fauteuils  
 commodes ; la maison s'ébranlait sous un feu  
 roulant d'éclats de rire, de phrases coupées par  
 d'autres phrases : vous dire ce qu'il se dégustait  
 alors en ce lieu de gourmandises charmantes est  
 chose impossible. Je causais souvent encore avec  
 eux ; souvent j'avais à me prononcer comme ar-  
 bitre dans des discussions où, comme toutes celles  
 du genre, rien vraiment n'est à discuter, puis,  
 sans regret, ils me voyaient rentrer chez moi.

L'hôtesse — une sainte femme que le Ciel a rap-  
 pelée trop tôt — tolérait ces tête-à-tête inoffensifs et  
 tard, très tard le soir, on les entendait roucouler :  
 le sommeil me venait qu'ils étaient au même cha-  
 pitre toujours du grand livre des amoureux, chapitre  
 unique et inépuisable, il est vrai.

Si elle n'était pas là, c'était bien autre chose, je  
 vous le jure. Il arpentait de ses longues jambes  
 sa chambrette et le corridor, faisait chanter d'im-  
 patience ses lourdes chaussures, tenant ainsi sur  
 les nerfs la jeune femme au poupon rose logeant  
 au-dessous de nous, gaspillait toutes nos allu-  
 mettes à ranimer mille fois la pipe que par un  
 monde de distractions faciles à concevoir il laissait  
 éteindre, s'asseyait un instant devant sa petite  
 table, ouvrait ses livres pour les fermer bien  
 vite et recommencer sa fiévreuse promenade.

## V

C'est que notre étudiant n'en était pas à se re-  
 poser toujours sur un lit de roses : des charbons  
 ardents lui brûlaient souvent la semelle.

L'amour, dieu terrible s'il en fut un, s'était ré-  
 vélé au malheureux garçon tel qu'à tout autre  
 mortel, c'est-à-dire, plein de douceurs infinies et  
 de tourmentes infinies aussi.

La jeune femme sortait un peu et recevait sou-  
 vent. Mondaine, coquette peut-être, adulée beau-  
 coup par ses visiteurs qui restaient autant d'ad-  
 mirateurs, elle faisait mine de dédaigner les éloges  
 tout en les prenant fort et en les recherchant beau-  
 coup. Or, l'humble étudiant qui brillait au palier  
 du quatrième ne paraissait guère au salon, et  
 qu'on juge mieux de ses angoisses que je le pour-  
 rais écrire, quand, les jours de réception de ma-  
 dame, lui arrivaient, à travers les étages, du rez-  
 de chaussée, des bruits de voix, des échos de gaieté  
 et de franc plaisir.

Hélas ! pourrait-il jamais, lui, enlever d'emblée  
 aux yeux ébahis de tout ce monde le cœur tant  
 envié de la veuve charmante ? Ce bonheur im-  
 mense lui arriverait-il en ricochant même ? ou  
 devait-il attendre pour prix de cette flamme qui  
 le dévorait, le désenchantement, la tristesse, une  
 mort pire que la mort même ?

Et l'étudiant arpentait toujours...

Souvent donc ma voisine ne montait chez elle  
 que tard dans la soirée ; l'amoureux infatigable  
 dans son espoir comme dans son ardeur était là,  
 l'attendant, la guettant au passage.

— Et pour moi, soupirait-il avec une note dou-  
 loureuse que j'entends encore dans sa voix, et  
 pour moi, n'aurez-vous pas un petit mot ?...

Quelquefois, sa sentinelle, vigilante pourtant, je  
 puis l'assurer, était en défaut : la veuve rentrait  
 sans qu'il s'en aperçut et se renfermait dans son  
 appartement. Quelle désolation alors ! quelle dés-  
 espérance !!! Il allait s'attacher à sa porte et  
 frappait ! frappait !... Un peu par malice,  
 un peu par caprice, je l'ai vue le laisser longtemps  
 sans réponse. Il ne s'éloignait pas, pauvre hère,

se faisant plus petit toujours et glapissant sur tous les tons de la gamme amoureuse :

—Ouvrez-donc, mais ouvrez-donc ! De grâce, dites-moi bonsoir . . .

Brusquement elle paraissait dans l'entrebaillement de la porte et lui jetait d'un air maussade, ennuyé, mais avec une moue à le rendre fou encore :

—Cesserez-vous enfin ? . . . Allez ! bonsoir . . .

Et l'homme de trente ans de s'écrier :

—Je suis heureux, je vous ai vue ! Merci !

## VI

L'hiver n'en filait pas moins son cours. On était aux derniers flocons de neige. Quelques hirondelles hâtives nous donnaient déjà leurs notes pleines de joie, d'espérance. Tout chantait aussi, tout souriait, tout !—hormis mon voisin de gauche.

La jeune domestique chargée du service du palier disait souvent à sa maîtresse :

—Sûrement, Madame, le docteur oublie d'éteindre sa lampe la nuit : chaque matin elle est vide. Et fume-t-il en dormant ce monsieur-là ? ses draps sont remplis de tabac toujours.

Elle en perdait son latin, la fillette !

Ah ! mieux eût valu pour le malheureux garçon que sa distraction habituelle fut seule la cause des extravagances qui faisaient jeter les hauts cris à la petite bonne !

Hélas ! depuis longtemps, le sommeil avait fui ses paupières d'amoureux, et chaque nuit le trouvait les yeux au plafond, la pipe aux lèvres,—la veuve au cœur.

C'est qu'il allait s'éloigner . . .

S'éloigner ! comprenez vous bien, lecteurs, lectrices, qui une fois dans votre vie avez été pour de bon et sans rire, amoureux, amoureuses ? . . .

L'éloignement, la séparation ! mais c'est la mort quand on aime ; et les heures qui précèdent, une longue agonie . . .

Cependant l'amour sans un adieu de quelques mois, de quelques jours au moins, ce n'est pas de l'amour. Quel ennui si ce sentiment aux grandes merveilles allait s'éterniser sous un soleil toujours brillant, sous un ciel toujours bleu ! J'en appelle aux connaisseurs : bah ! ce serait à n'en vouloir jamais sentir le plus léger frisson, la plus caressante haleine.

Attendez pourtant, notre garçon y allait sérieusement : ce n'était rien moins qu'une année d'absence qu'il lui fallait entreprendre. Et quelle image pleine d'inquiétudes lui en montrait le plafond inflexible de la mansarde qu'il persistait à interroger toutes ses nuits.

Il courait là-bas de l'autre côté de la frontière, comme d'autres confrères avant lui, essayer ses premiers coups, ses premières drogues sur nos gracieux voisins et revenir au milieu des siens—auprès du rêve de ses rêves surtout—sinon avec de la fortune au moins avec de l'expérience.

## VII

Quelques jours encore donc, et il était réservé à mon esprit, et à mes yeux curieux de plus en plus, une dernière scène, celle du départ.

Hélas ! que n'ai-je eu l'âme plus sensible et le cœur plus tendre ! C'est qu'il faisait vraiment pitié à voir le cher homme ! Un de ses amis qui l'accompagnait à l'étranger assistait comme moi au moment très solennel, et je me rappelle encore le fin sourire sous l'abondante moustache blonde . . .

Que celui ou celle de mes lecteurs et lectrices qui a passé par là remplissent pour moi les points de suspension : ils diront mieux que ma pauvre plume pourra jamais.

La jeune femme qui, tout l'hiver, avait semblé n'accorder qu'un demi-accueil à toutes les fortes démonstrations de l'étudiant ne laissa point de paraître très émue au dernier instant :

—Je lui ai promis de l'attendre un an, me dit-elle sous le coup de l'adieu, dans cet entraînement de confiance, alors que le cœur est trop plein et que sans vouloir jaser, il faut parler quand même.

## VIII

Tout redevint calme sur notre palier : plus de rires joyeux, plus de pas lourds, plus d'odeur de tabac. Un nouveau locataire remplaça le voisin disparu, et peu de temps après je quittai moi-même le toit où s'était déroulé ce petit drame. Trois mois s'étaient écoulés, j'en étais à oublier assez bien étudiant et veuve quand m'arrive du premier une lettre désespérée, tracée d'une main agitée par toutes les alarmes d'un amoureux auquel l'absence fait grand tort. Le style était gracieux, mais forcé ; entre chaque ligne se lisaient ces cris de son âme désolée : *Où est elle ? Que fait elle ? ? ? Que dit elle ? ? ?*

Je l'ignorais comme lui.

—Mon cher docteur, lui répondis-je, je ne vous savais pas capable de croire notre charmante voisine d'hier assez héroïque pour garder son cœur à un seul culte, et ce durant une année entière. Il serait peut-être prudent que vous prépariez la pilule bonne à avaler et le sinapisme propre à appliquer sur cette partie malade de votre cœur s'il vous fallait subir une déception." Je terminai par quelques renseignements pouvant lui être utiles.

La poste emportait à peine cette lettre que la veuve m'arrive.

—Bon ! lui dis-je avec hâte, que faites vous ? Quelles nouvelles ?

—Je me marie !

—Ah ! Et à qui ! . . .

J'attendais le nom de mon étudiant qui est devenu votre, courageux lecteurs.

—A un marchand de gros de la ville de Txxx, me dit-elle toute joyeuse.

—Et notre voisin de l'hiver dernier ? lui demandai-je, toute surprise.

—Oh ! je ne sais ? . . . me répliqua-t-elle, d'un froid qui me fit mal au cœur pour lui.

Pauvre garçon ! En trois mots son oraison funèbre était déjà prononcée.

\* \* \*

*Je ne sais ! . . .* Mon histoire est finie. C'est ainsi que finissent toutes les histoires d'amour.

MORALE :

*Beware of a bubble that will burst, of a fire that will end in smoke.*

*H. Maurice.*

## CHOSSES ET AUTRES

—Londres consomme plus de cent millions de livres de beurre par an.

—Dans Athens, Georgie, un homme possède une pièce de monnaie espagnole portant la date de 1213.

—Si l'on additionne la longueur totale des rues dans Londres, l'on aura la jolie somme de 32,000 milles.

—Au Japon, l'on fait une piqûre sur le doigt d'un témoin, dans les cours, et la goutte de sang sert pour certifier l'authenticité de la signature.

—L'on peut faire des feuilles d'or 1200 fois plus mince que le papier des journaux. Une once peut couvrir 146 pieds carrés.

—Il y a aux Etats Unis 26 ordres religieux, comptant en tout 2,217 membres. Les Jésuites occupent le premier rang, ils sont au nombre de 637.

—D'après les calculs les plus minutieux, la production du blé au Canada sera cette année de 13,000,000 de minots plus élevée que l'an dernier. En 1889 il nous a fallu importer 1,525,000 minots et cette année nous avons plus de 10,000,000 de minots à exporter en Europe.

—Un chemin de fer français a trouvé un nou-

veau moyen d'augmenter ses recettes. A l'avenir les gens qui accompagneront leurs amis à aucune des stations de la ligne pour les voir partir ne seront admis sur la plateforme qu'en achetant un billet d'autorisation qui coûte deux sous. Ces pauvres européens, les voilà rendus à ne plus se saluer sans payer !

—Il peut être intéressant de savoir quel est le plus grand propriétaire foncier du globe. C'est le czar, qui possède plus de terres à lui seul que tous les lords d'Angleterre réunis ou que tous les millionnaires américains. Il a une propriété qui comprend à elle seule plus de 40 millions d'hectares, c'est-à-dire presque la superficie de la France entière.

—Voici quelques notions de mesures qu'il est bon de tenir à sa portée si on ne peut toujours les garder dans sa mémoire : 1 perche mesure 16½ pieds ou 5½ verges ; 1 mille comprend 320 perches ; 1 mille mesure 1,790 verges ; 1 mille mesure 5,280 pieds ; 1 pied carré contient 144 pouces carrés ; 1 verge carrée contient 9 pieds carrés ; 1 perche carrée contient 272½ pieds carrés ; 1 acre contient 43,560 pieds carrés ; 1 acre contient 160 perches carrées ; 1 quart de section contient 160 acres ; 1 acre mesure environ 208½ pieds carrés ; 1 pinte d'eau pèse une livre ; 1 gallon d'eau comprend 231 pouces cubes ; 1 gallon de lait pèse 8 livres et 10 onces ; 1 section, ou un mille carré, contient 640 acres ; 1 pied solide ou pied cube contient 1,728 pouces cubes.

—Trente lieues à l'heure.

Des expériences de vitesse ont été faites dernièrement sur le réseau du Nord, en France. Un train dit *train éclair*, composé d'une locomotive d'un système spécial et de douze wagons, a été lancé sur la ligne avec un chargement égal ou même plutôt supérieur à celui d'un express. Ce train, grâce au système de sa machine, a pu atteindre la vitesse invraisemblable de 30 lieues à l'heure. Il a fait le circuit de Paris à Calais, Calais à Lille, Lille à Paris. Dans cette dernière partie de son voyage, renouvelé trois fois en quelques jours, le train-éclair ne s'est arrêté qu'à Longueau, pour faire de l'eau. Il a effectué en deux heures et demie environ, arrêté compris, les soixante lieues qui séparent Lille de Paris.

C'est, croyons-nous une des plus grandes vitesses, sinon la plus grande, qui ait encore été obtenue.

—Tous devraient apprendre l'art de ne pas écouter. C'est tout aussi important au bonheur domestique qu'une oreille bien cultivée par laquelle il est dépensé tant d'argent et de temps. Il y a tant de choses pénibles à écouter, plusieurs choses qu'on ne devrait pas écouter, un très grand nombre de choses, écoutées, bouleverseront l'humeur, corrompront la simplicité et la modestie, feront disparaître le contentement et le bonheur, que chacun devrait être formé à prendre ou à rejeter les sons à volonté. Si un homme se laisse emporter dans une violente colère et qu'il nous chante des insultes, nous devons fermer les oreilles et ne rien écouter. Si dans notre tranquille voyage de la vie, nous nous trouvons pris dans un de ces tourbillons domestiques de gronderie, nous devons nous fermer les oreilles et imiter le marin qui, à l'approche de la tempête, ferle les voiles de son navire. Si un homme plein de feu et turbulent commence à dire des choses qui allument notre colère, nous devrions considérer quel dégât ces étincelles peuvent faire dans notre arsenal, en dessous, où se trouve notre humeur, et fermer aussitôt la porte. Si, comme il a été remarqué, il faut relever toutes les choses qu'on dit sur notre compte, nous n'aurions jamais aucune tranquillité. Si nous voulons être heureux ouvrons les oreilles avec les bons, fermons-les avec les méchants. Ce n'est pas la peine d'écouter ce que les voisins disent de nos enfants, ce que nos rivaux disent de nos affaires, de nos habits, etc. L'art de ne pas écouter quoique n'étant pas enseigné dans nos écoles, est néanmoins pratiqué dans la société. C'est un fait reconnu qu'une dame bien élevée n'écoute jamais une remarque vulgaire ou impertinente. Une espèce de surdité discrète nous épargne plus d'une insulte, qu'on en fasse l'essai.



M. LE COMTE DE TURENNE, CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE A QUÉBEC

Le comte de Turenne, qui est venu en mai dernier prendre la direction du consulat général de France au Canada, n'est pas tout à fait un étranger pour nous. Grand amateur de chasse et de pêche, au cours d'un long séjour qu'il a fait à Washington, il avait, à différentes reprises, visité déjà les rives du Saint-Laurent afin de satisfaire ses goûts de sportman.

La carrière du comte de Turenne est déjà longue, car il est entré dans la diplomatie française à vingt ans, et il en a aujourd'hui près de quarante-huit. Après avoir passé ses examens de baccalauréat, de droit et de diplomatie à Paris, où il est né, il est parti pour le Japon afin d'y remplir les fonctions de secrétaire de légation à l'ambassade de France qu'on venait de créer dans ce pays. A peine arrivé, il fut envoyé pour assister l'amiral Jaurès, à Simonosaki, et se distingua à l'attaque des forts de ce nom, ce qui lui valut une proposition pour l'ordre de la Légion d'honneur faite par l'amiral, de qui il avait obtenu l'autorisation nécessaire pour aller se battre en attendant le moment où il faudrait entamer des négociations.

De nouveaux traités étant intervenus au lendemain de Simonosaki entre la France, l'Angleterre les Etats-Unis et la Hollande d'une part, et le Japon de l'autre, il revint à Paris porteur des traités français et hollandais, et fut attaché à l'une des directions politiques les plus importantes du Ministère des Affaires Etrangères.

En 1868, il partit pour les Etats-Unis en qualité de secrétaire de la légation de France à Washington. On se rappelle sans doute qu'à l'époque de la déclaration de la guerre entre la France et l'Allemagne, le célèbre historien, Prévost Paradol, fut envoyé aux Etats Unis pour y représenter le gouvernement français, et que, quelques semaines seulement après son arrivée dans la capitale américaine, les prévisions des désastres qui dans son opinion devaient résulter pour son pays d'une guerre entreprise à la légère, bouleversa sa raison au point de l'amener à se suicider. Le comte de Turenne eut le triste privilège de lui succéder, et quand, quelques semaines plus tard, le nouveau ministre, qui avait été envoyé à Washington, perdit lui aussi la raison sous le coup des malheurs qui frappaient la France, le gouvernement de Tours crut ne pas pouvoir mieux faire que de confirmer le comte de Turenne dans le titre de chargé d'affaires, dont il eut à remplir les fonctions jusqu'à la terminaison de la guerre Franco-Allemande et de la Commune. Le marquis de Noailles fut alors nommé à Washington en qualité d'envoyé extraordinaire, et le comte de Turenne reçut en même temps le titre de chargé d'affaires au Japon, où il resta plus de trois ans.

Dans cet intervalle, il sut profiter de ses anciennes relations d'amitié avec la cour japonaise pour amener le Mikado à faire cesser les persécutions contre les chrétiens et à décréter la liberté de conscience, ce qui lui valut la décoration de la Légion d'honneur et la croix de Commandeur de l'Ordre de Pie IX.

Sa santé, après un séjour de près de sept ans hors d'Europe, ayant nécessité son retour en France, le comte de Turenne partit pour cette destination en 1874, et trouva, en débarquant à Brest, l'ordre de se rendre à Athènes pour y prendre la direction de la légation de France, en Grèce, en qualité de chargé d'affaires. Il obtint toutefois de n'y pas aller, et après quelques mois de repos partit pour Rome où le pape avait manifesté le désir qu'il fut envoyé en qualité de secrétaire de l'ambassade auprès du Vatican. Il y resta jusqu'en 1877 et partit alors comme premier secrétaire et chargé d'affaires pour le Brésil.

Mais cette mission, dans un pays dont le climat est malsain lui porta malheur. Après y être resté

dix-huit mois, il eût à demander au gouvernement de la République d'être mis en disponibilité pour pouvoir rentrer en France et y soigner sa santé.

Le comte de Turenne est resté dans la position de la disponibilité de 1878 à 1884. Et pourtant, ce ne furent pas les occasions qui lui manquèrent de rentrer dans l'activité. Gambetta, avec qui il était lié d'amitié, lui proposa de devenir son chef de cabinet au Ministère des Affaires Etrangères. Plus tard, ce fut M. Barthélemy Saint-Hilaire qui lui offrit la position de chargé d'affaires au Mexique, mais toutes ces offres il les déclina jusqu'au jour où il reçut un télégramme lui enjoignant de se rendre au Cap de Bonne Espérance. Devant un ordre aussi formel, il crut devoir ne plus se laisser arrêter par des considérations personnelles et partit pour aller remplir les fonctions qu'on venait de lui confier dans l'Afrique Australe. Quand sa mission fut terminée, on le nomma à Dublin, où il est resté jusqu'au moment de son envoi à Québec.

Le comte de Turenne a, à l'époque de sa disponibilité, épousé une jeune veuve, la comtesse Nigroni, dont le premier mari était né à Milan. La comtesse est la fille du présent lord Hingsale, qui vit à Florence, où la comtesse possède une villa.

### LA VIE AMERICAINE

Un jeune homme, sans sortir de sa condition, n'a pas toujours toutes les commodités voulues pour nouer des relations. Je parle des grands centres de population, comme New-York, par exemple.

A Paris, il y a des agences matrimoniales. Elles ont leurs défauts et leurs abus, mais, somme toute, j'incline à croire qu'elles ont leur utilité. Tout drôle que cela puisse vous paraître, *New-York* n'a pas de ces agences. Du moins, les quelques-unes qui peuvent exister n'ont pas l'air de faire de brillantes affaires et, dans tous les cas, sont très peu connues du public.

Les annonces matrimoniales, que vous seriez tenté de croire très nombreuses dans un pays de tant de libertés, ne sont rien moins que cela. Elles sont d'ailleurs bien plus respectueuses du beau sexe que ne le sont souvent les annonces parisiennes. Elles ont au moins la pudeur de ne pas afficher les couleurs d'une publication de vente aux enchères.

Vous ne verrez jamais une *Miss* américaine mettre au concours, dans les colonnes d'un journal, ses dix ou cent mille dollars, ses millions même, avec sa jeunesse et sa beauté par dessus le marché. Jamais il ne viendra à l'esprit d'un Américain de se poser en réparateur de l'honneur d'une jeune fille riche, comme d'autres font profession de réparer les habits, les chapeaux, victimes d'un accident ou détériorés par un long usage.

La raison en est sans doute que *l'Oncle Sam*, généralement, ne fait pas de dot à ses filles.

Ces petites spéculations peuvent s'implanter un jour ou l'autre sur le sol américain, mais je ne les y ai pas rencontrées comme en Europe.

En général, c'est une jeune veuve qui demande l'appui d'un homme plutôt un peu mûr que trop jeune, et ayant quelques sous en poche.

Souvent c'est un *gentleman* qui désire simplement faire la connaissance d'une demoiselle de sa condition.

Je me défie bien un peu de ces *Refined and attractive young ladies*—demoiselles *chic* ou plutôt *pehutt* dirait un parisien—qui offrent leurs charmes à un *gentleman* de bonne condition. Mais les apparences sont sauvées.

Si vous parcourez les annonces américaines, il vous en tombera, sous les yeux un jour ou l'autre, une ainsi conçue :

Une jeune veuve, ayant quelques moyens, désire faire la connaissance d'un monsieur, en vue du mariage.

Rien de plus innocent en apparence que cette annonce, n'est-ce pas ? Rien de plus naturel qu'une jeune veuve cherche un consolateur ?

Tenez-vous sur vos gardes. C'est justement cette simplicité qui fait le mérite du piège, car il y a à parier cent contre un que c'est un piège.

Suivez mon raisonnement : Une veuve qui désire se remarier, ayant l'expé-

rience du monde et des hommes, ne manquera pas de spécifier sur son annonce qu'elle cherche un prétendant sérieux, d'ordinaire plus âgé qu'elle et ayant quelques moyens.

Alors vous pourrez être sûr d'avoir affaire à une annonce sérieuse et il vous serait complètement inutile d'y répondre, si vous n'avez pas les qualités requises.

L'annonce dont je vous ai indiqué la rédaction, est un piège tendu pour prendre le plus de naïfs possible. Il importe donc qu'elle soit conçue dans les termes les plus généraux, en sorte que tout le monde, jeune ou vieux, riche ou pauvre, puisse se dire :

Cela pourrait bien faire mon affaire !

On répond aux X Y Z, indiquées. Le lendemain, on reçoit une réponse en ces termes :

Si M. A désire faire la connaissance de Mme X Y Z, il peut se présenter demain dans la soirée, dans telle rue, à tel numéro, telle heure.

Le bon jeune homme entre les mains de qui tombe cette missive, croit déjà sa cause gagnée. Il ne tarde pas à bâtir des châteaux en Espagne. Il se représente son tête-à-tête avec la belle veuve amoureuse. Il n'a pas de repos que l'heure du rendez-vous n'arrive.

Il vient de se rendre à l'adresse indiquée. Ce n'est pas une résidence, mais une maison d'affaires, peut être même un hôtel. Quoiqu'il soit un peu déçu sans doute dans son attente, la chose, après un instant de réflexion, lui paraît toute naturelle : Il n'est pas étonnant que la veuve ne prenne pas sa résidence pour lieu d'un premier rendez-vous. Cela prouve en sa faveur.

L'heure indiquée n'a pas encore fini de sonner que notre jeune homme monte rapidement l'escalier, le cœur tout palpitant d'un doux espoir. Le voilà à la porte. Il frappe discrètement. Son cœur bat plus fort, une demi-minute s'écoule... longue comme une éternité, enfin, un bruit de pas légers se fait entendre sur le tapis, la porte s'entrouve : c'est elle !

Pas du tout. C'est un jeune homme, qui, avec son plus gracieux sourire, l'introduit dans un appartement assez simplement meublé, et qui a plutôt l'air d'un bureau d'affaires que d'un boudoir.

Un peu désappointé déjà, monsieur A présente le billet qu'il a reçu pour expliquer l'objet de sa visite, tout en déclinant son nom.

On lui demande ses titres et qualités.

Monsieur A n'a probablement pas plus de titres de rentes que de titres de noblesse, car s'il était riche, il n'aurait jamais pensé à spéculer sur le besoin de consolations que peut éprouver une jeune veuve.

Il est, à tout présumer, un simple employé de commerce, un commis plus riche d'espérances et d'illusions que de toute autre chose.

Là-dessus, l'agent matrimonial, qui en sait assez sur la situation, s'il ne l'avait déjà prévue, récite à son auditeur, un petit boniment tout préparé d'avance.

La dame en question est pour le moins la veuve d'un sénateur et possède quelque chose comme une centaine de mille dollars. Elle désire naturellement trouver un mari qui dispose à peu près de la même somme, un homme qui n'ait pas besoin de travailler, et dont l'unique emploi sera de conduire madame à travers tous les plaisirs du monde, à la première représentation, aux courses, aux villes de bains.

Vous ne seriez probablement pas fâché, n'est-ce pas monsieur A,—de mener cette vie là ; mais il vous manque le principal : les 100,000 dollars.

Bref, il ne faut pas songer à entamer les négociations de ce côté. Vous auriez mauvaise grâce à ne pas le reconnaître. Mais,—et c'est là que l'intrigue commence à se dénouer—on vous présentera un registre où sont inscrits les noms de dames à marier, de tout âge et de toute condition.

Vous n'avez que l'embarras du choix.

Vous décidez-vous à vous faire présenter à l'une d'elles ? Naturellement on vous munira d'une petite lettre d'introduction, pour laquelle vous serez trop heureux de donner un dollar.

Et c'est cette contribution, renouvelée deux ou trois cents fois par des naïfs comme vous, qui constitue le meilleur profit de ces exploités de la crédulité et de l'ambition matrimoniale.

Quant aux unions accomplies par leur entremise je les crois fort rares.

Si je m'étends aussi longuement sur ce sujet, c'est qu'il peut avoir son utilité pour certaines personnes qui, dans leur candeur naïve, ne soupçonnent même pas combien ce monde recèle de pièges.

Surtout le monde de la publicité. On ne saurait accuser de complicité les journaux qui publient des annonces mensongères. Ils ne peuvent toujours pénétrer au fond des intentions de leurs annonceurs qui ont bien le soin de cacher leur jeu. A plus forte raison s'il s'agit de publications passagères.

Il en est beaucoup qui, au risque d'une perte matérielle pour leur caisse, refuseraient certaines publications s'ils étaient réellement sûrs qu'elles sont un piège tendu sous les pas du public.

On a pu lire dernièrement dans certains journaux : " Pour apprendre le moyen d'écrire sans plume et sans encre, envoyez un dollars à . . . "

Les naïfs envoyaient un dollar et recevaient cette réponse : " Prenez un crayon. "

C'est une grosse escroquerie, trop grosse pour passer inaperçue.

Le journal qui ne l'a pas devinée, mais qui s'en aperçoit, doit supprimer immédiatement l'annonce.

Son intérêt pur et simple, même indépendamment d'un sentiment très ordinaire d'honnêteté lui dicte cette mesure.

Il serait malheureux que les pages d'annonces fussent considérées uniquement comme une surface à louer, à tant le pouce, et que le locataire pût y mettre tout ce qui lui plaît. Un propriétaire impose ses conditions à ses locataires ou à ses tenants. Le propriétaire d'un journal jouit des mêmes droits envers ses annonceurs. Non seulement il doit rejeter toutes les annonces, qui cherchent manifestement à tromper le public, mais encore les démasquer.

Il m'a semblé utile d'attirer, en passant, l'attention sur des manœuvres qui doivent faire un nombre considérable de victimes.

*Louis de Saintes*

A suivre

## LA DÉFENSE DE LA BARRIÈRE DE CLICHY.—30 MAI 1814

(Voir gravure)

A la suite de la désastreuse campagne de Russie et de la perte de la bataille de Lipsick, Napoléon Bonaparte avait vainement essayé de contenir le flot d'invasions qui s'étaient rués sur la France. Pendant qu'il revenait en toute hâte pour défendre Paris, les grandes armées russe et prussienne se présentèrent sous les murs de cette ville et l'investirent de toute part. Le 30 mars au lever du jour, le tambour appela aux armes la garde nationale et les écoles.

Le roi Joseph, (ex-roi d'Espagne, d'où il venait d'être chassé par Wellington), avait sous ses ordres les maréchaux Mortier et Marmont, tous deux commandant les débris de leurs corps d'armée ; la garde nationale obéissait au maréchal Moncey, vétéran déjà blanchi par l'âge. Paris était ouvert sur tous les points et n'avait d'autre défense qu'un mur d'octroi élevé contre les maraudeurs de village ; des tambours de bois avaient été élevés à la hâte aux abords des barrières. La garde nationale défendit avec un généreux courage les hauteurs qui dominent la ville vers le nord et les abords de la barrière de Clichy. C'est cet épisode de la barrière de Clichy que le grand peintre Horace Vernet a reproduit sur la toile. La figure centrale du groupe des défenseurs est le maréchal Moncey à cheval.

Une copie de cette belle peinture a été faite par M. Joseph St-Charles à Paris, et se trouve actuellement à Montréal. C'est le tableau qui a ouvert au jeune peintre canadien les portes du concours au Salon.

Ne jetez jamais la pierre à une femme, à moins que ce ne soit un diamant.

## NECROLOGIE

FEU RENÉ DE BEAUJEU

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. René de Beaujeu, qui a rencontré la mort d'une façon si douloureuse, le 8 septembre dernier, ainsi que l'ont déjà raconté les journaux quotidiens.

Marie-Charles-Quiqueran-Léonard-Humbert-Villemombe René Saveuse de Beaujeu, né au Côteau du-Lac le 3 avril 1872, était le fils cadet de feu M. Raoul de Beaujeu, en son vivant député du comté de Soulanges à la législature, et de Mme Henriette Lamothe.

Ses études terminées, il était entré depuis quelques temps dans la police montée du Nord-Ouest, où ses chefs et ses camarades le tenaient en grande estime. Il avait été envoyé en expédition pour arrêter des contrebandiers au lac Winnipeg, et une promotion l'attendait à son retour.



Malheureusement, ce retour fut terrible !

Le 7 septembre, quelques heures après le départ du bateau qui le portait, une affreuse tempête s'éleva ; les vagues couvraient le pont à chaque instant ; soudain, après toute une longue nuit de résistance, une lame énorme enveloppa l'embarcation et la fit chavirer. M. de Beaujeu et le caporal Murphy se cramponnèrent à ses flancs. Ils demeurèrent dans cette affreuse position pendant quatre heures ; enfin, le jeune homme, sentant la faiblesse le gagner, dit au caporal qu'il était à bout de forces et s'abandonna aux flots en lui lançant ce cri suprême : adieu ! . . .

Deux jours après, son brave camarade qui l'avait de tout son possible conservé à la vie en le soutenant avec un admirable dévouement, alla le rejoindre dans l'immensité des flots et de l'éternité. Avant de tomber, il s'adressa au capitaine Watt, le dernier survivant :

— Matthew, dit-il, je vais mourir ; j'espère que tu survivras pour raconter à ceux qui restent notre malheur ! Que Dieu te garde ! Et il disparut.

Watt a soixante six ans, il demeura ainsi pendant dix jours accroché aux flancs de l'épave ! enfin il fut recueilli par des sauvages ; il prend, paraît-il, un peu de mieux.

Détail douloureux : Madame de Beaujeu, la mère du jeune René, est en France et n'a pu apprendre que ces jours derniers son terrible malheur.

Nous lui offrons, ainsi qu'à toute la famille, nos condoléances les plus sincères. Que Dieu reçoive en sa paix les deux soldats morts au champ d'honneur !

## MME LA DUCHESSE D'UZÈS

(Voir gravure)

On a beaucoup parlé ces temps derniers de Mme la duchesse d'Uzès, dont le nom s'est trouvé mêlé à l'étonnante aventure politique qui eut pour héros malheureux le général Boulanger.

Nous extrayons du *Club-Almanach* les lignes suivantes, destinées à accompagner l'artistique portrait qui paraît dans le numéro de ce jour :

" La duchesse d'Uzès, la reine des amazones, de la noblesse française, est aussi brillante dans les salons que dans la forêt ; elle tient dignement le sceptre de la femme élégante, comme celui du veneur, trouvant encore le temps de patronner les œuvres de charité et de bienfaisance où elle sait payer de sa personne.

" Mme la duchesse d'Uzès est, sans contredit, une des figures les plus caractéristiques de la vénérie. Restée veuve fort jeune, elle n'a pas voulu renoncer à la chasse au cerf et s'est fait chef d'équipage dont elle porte la tenue : le lampon élégant de l'époque de Louis XV, le ceinturon et le couteau de chasse. La duchesse surveille et dirige elle-même ses chasses et ne manque jamais un hallali.

" La duchesse, pour n'être étrangère à rien, s'est aussi mêlée de politique, et l'on sait quels généreux sacrifices elle s'est imposée pour faire réussir la cause du général Boulanger qui fut à deux doigts du triomphe, mais dont l'irréparable échec a désormais découragé tous ses partisans.

" Mme la duchesse d'Uzès, née Marie-Adrienne-Anne de Mortemart, avait épousé, en 1867, Amable-Antoine-Jacques-Emmanuel de Crusol d'Uzès. Elle resta veuve en 1878.

" De ce mariage sont nés quatre enfants, deux garçons et deux filles."

## L'AGENT DU "MONDE ILLUSTRÉ"

M. Léon de Poltoratzki dont nous publions le portrait, fait en ce moment une tournée aux Etats-Unis. Nous espérons que nos compatriotes résidant sur le territoire de l'Union voudront bien lui accorder leur patronage, et que nous aurons à son retour la satisfaction de compter de nombreux Canadiens-français de plus parmi nos abonnés.

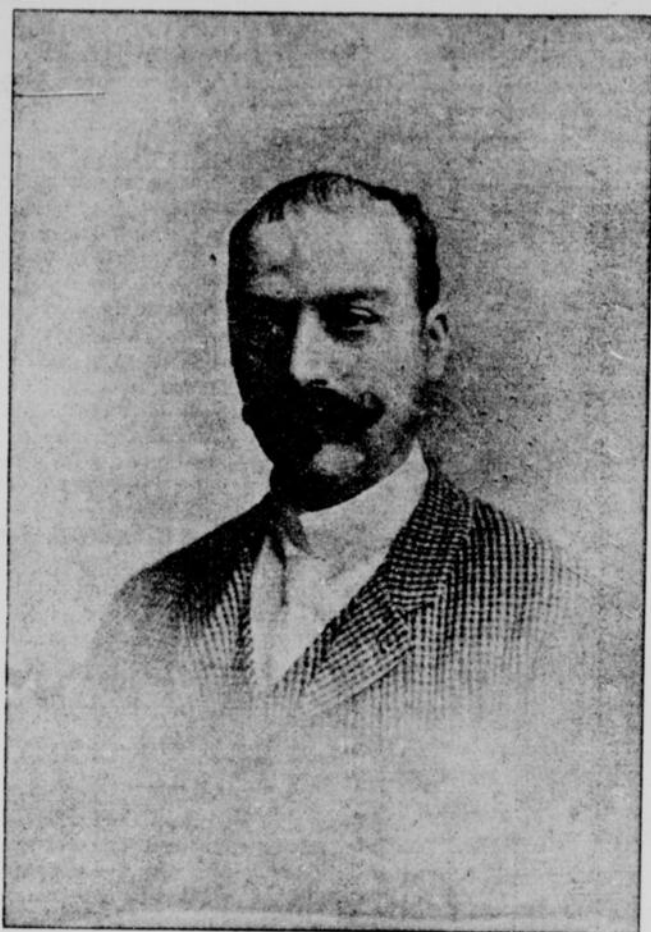
Nous ferons tout le possible pour être agréables à nos lecteurs, tant par la ponctualité de l'envoi du journal, que par les soins donnés aux illustrations, ainsi qu'au choix des morceaux de littérature.



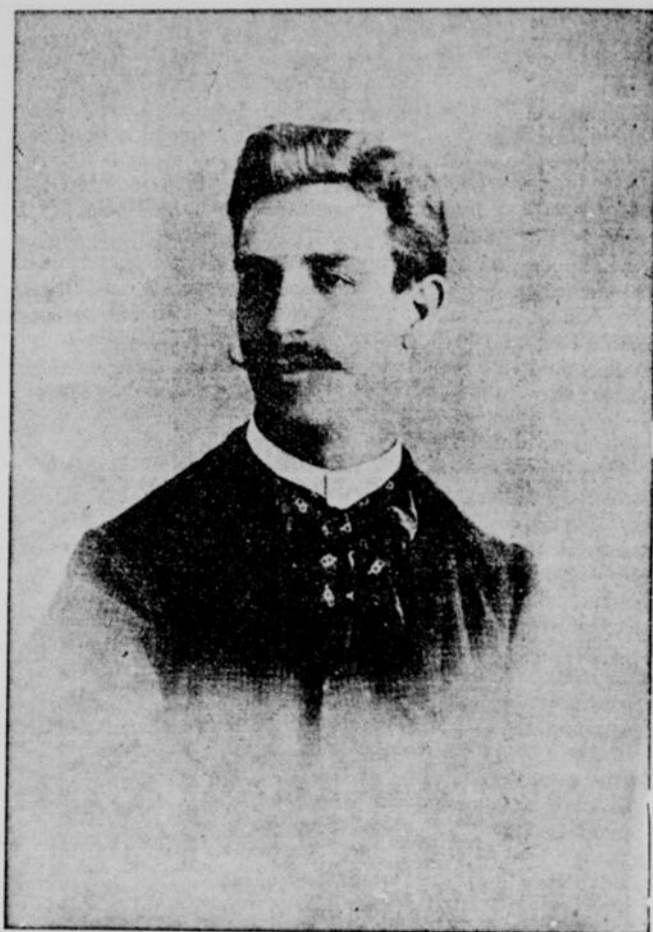
LÉON DE POLTORATZKI

Nous publions presque chaque semaine soit la reproduction d'un monument canadien, soit une vue d'une place rendue historique par quelque action d'éclat de nos ancêtres, ou bien un aperçu de quelque installation de nos colons sur les terres nouvellement ouvertes à l'agriculture.

Nos compatriotes seront heureux de retrouver sur les pages de notre journal les portraits de nos premiers hommes canadiens, les monuments et épisodes chers à leur souvenir, et verront avec plaisir que peu à peu la Patrie Canadienne se consolide et s'étend.



M. LE COMTE DE TURENNE  
CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE A QUÉBEC



M. JOS. SAINT-CHARLES  
PEINTRE



RIVIÈRE JACQUES-CARTIER : AU GRAND PORTAGE  
A TRAVERS LE CANADA. — CAMP DU CLUB DE CHASSE ET DE PÊCHE JACQUES-CARTIER  
Photographie Jos. E. Vincent—Photo-gravures Armstrong



Louvre - Défense de la Place Clichy (Vernet) J. D.

BATAILLE DE LA BARRIERE DE CLICHY

Peint d'après H. Vernet, par J. St-Charles



## FLEUR-DE-MAI

Le nouveau feuilleton du " Monde Illustré "

PAR GEORGES PRADEL

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 18 OCTOBRE 1890

## FLEUR-DE-MAI

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

I.—EN PLEIN DÉSERT

—Du reste, voici comment je l'ai connue...

Le courrier qui va cahin-caha d'Aubigny à Salbris, au lamentable trot de deux haridelles étiques, venait de dépasser Souesmes et s'engageait sur une longue route plate, unie, s'étendant à perte de vue jusqu'à un lointain bleuté.

Des deux côtés de la route, des sapinières d'un vert foncé, saturant l'air d'une odeur très douce de résine fraîche. Puis, de maigres champs chichement cultivés, et encore des brandes sans fin, se piquant çà et là de panaches de genêts aux fleurs d'or et de touffes de bruyères violacées.

Nous revenions, un camarade et moi, de visiter un de nos bons amis habitant la Sologne et nous regagnions Salbris, pour rentrer le soir même à Paris.

Sur la route poussiéreuse, le véhicule s'avancé lentement, sous un brûlant soleil; nous étions à la fin du mois de mai.

Le conducteur, Modeste Guérin, qui sommeillait doucement sur son siège, poussait de temps à autre un "hi hue!" aigu, qui n'avait d'autre effet que de ralentir encore la désespérante allure des deux rossinantes.

Dans l'intérieur de la caisse se trouvaient deux dames insignifiantes qui s'éventaient à qui mieux mieux, en répondant aux plaisanteries plus ou moins piquantes de deux commis voyageurs accompagnés de leurs caisses d'échantillons.

Mon ami et moi, nous nous trouvions en plein air auprès du conducteur.

Grâce au cahotement de la voiture, à la chaleur, une lourde torpeur avait fini par m'envahir.

Brusquement je m'éveillai à un cri poussé par une enfant qui, pieds nus, en haillons, courait devant les chevaux sur la route poussiéreuse.

—Tiens! c'est la Tiotte, fit Modeste Guérin, et il ajouta:

—C'est Fleur-de-Mai...

La mendicante qui courait ainsi, nu tête, à peine vêtue, sans souci des morsures du soleil, était merveilleusement jolie.

Elle était brune, avec de longs cheveux noirs dont les boucles embroussaillées roulaient autour d'un front blanc, uni, sur le satin duquel, ni le vent, ni la pluie, ni le gel n'avaient pu imprimer un hâle. Ses grands yeux veloutés pétillaient d'intelligence. Des dents d'un adorable émail perlaient sur l'incarnat de lèvres fraîches, révélant un sang riche, jeune, pur.

Elle courait, à la hauteur de l'attelage, en répétant d'une voix indécise:

—Mai!... Feurs de mai!...

Elle nous offrait des bottes d'embaumante épine rose double, que l'on appelle ainsi dans le pays.

—Paure ch'tite, fit Modeste Guérin, elle ne parle point, elle est simple.

—C'est une enfant muette? demandai-je au courrier, me sentant le cœur serré à l'aspect de cette affreuse infortune.

—Non, répliqua Modeste, elle n'est pas muette... elle dit quelques mots... Je ne sais qui lui a appris à prononcer à peu près "feurs de mai"... Et elle comprend tout cependant, elle est rusée, fine... mais c'est sauvage!... ça passe tout son temps dans les bois.

Nous acceptâmes les fleurs de mai en échange d'une petite pièce blanche qui parut faire le plus grand plaisir à la Tiotte.

Puis elle s'arrêta laissant passer la voiture et la suivant d'un long regard.

Revenant peu après dans le pays, j'ai été amené, par le plus grand des hasards, à connaître dans ses plus minutieux détails la douloureuse histoire de ce pauvre être...

C'est ce drame poignant et cruel que j'entreprends de raconter ici.

Naturellement, pour ne pas blesser des susceptibilités bien naturelles, il a fallu changer certains lieux, certains noms, et ne désigner les acteurs de ce drame que sous des pseudonymes, derrière lesquels, je l'espère du moins, on chercherait vaine-ment à les reconnaître.

\* \* \*

Cette même année, il y a de cela quatre ans, à la fin de ce même mois, la Tiotte se trouvait encore sur la route de Souesmes, attendant le passage du courrier, les mains pleines de bottes de fleurs.

Les bouquets furent acceptés par les voyageurs; en échange la récolte fut maigre, quatre sous jetés dans la poussière à la fillette.

Cette fois encore cependant, ils parurent lui faire grand plaisir.

Avec un bruit de ferraille et de grincements inquiétants pour ceux qui avaient l'imprudence de lui confier leurs os, le courrier s'éloignait, laissant comme toujours la mendicante sur la route.

La Tiotte, d'un pas alerte, allongé, se dirigea vers le bourg de Souesmes, dont elle n'était séparée que par la distance d'un court kilomètre.

Arrivée là, longeant la grande rue du village, elle s'arrêta devant la boutique du boulanger.

—Ah! c'est toi, Tiotte,—fit la mère Ursin, une grosse réjouie,—tu veux du pain, n'est-ce pas?

Un indistinct grognement, appuyé d'un mouvement de tête affirmatif, fit la seule réponse.

—Donne tes deux sous, fit la boulangère.

La fillette avança timidement sa pièce sur le comptoir, et Mme Ursin lui trancha un large chantage de pain de seigle, dans lequel la pauvre Fleur-de-Mai mordit avec une avidité bestiale.

—En voilà une gamine! s'écria Mme Ursin.

Cela fait, tout en continuant à dévorer son pain, et après avoir adressé à la boulangère un signe de tête en manière d'adieu, elle s'engagea sur la droite du village dans la grande route bien entretenue qui va de Souesmes au bourg de Nançay.

Lestement elle cheminait, regardant passer les oiseaux et les nuages, lorsque dans sa démarche se manifesta une imperceptible hésitation.

Assis sur l'un des bas-côtés de la route, se rôtissant au soleil en fumant une courte pipe, un homme se tenait la tête basse, paraissant plongé dans des réflexions profondes.

Il n'était pas mieux vêtu que la Tiotte, car sa misérable toilette ne se composait que d'un pantalon de velours troué, une chemise en pièces laissant voir un cou de taureau, un reste de blouse.

Aux pieds, des "philosophes" à bec de brochet qui baillaient effroyablement.

C'était un rouleur, un errant, un vagabond.

Sur le talus, à portée de sa main, se voyait une trique noueuse, qui pouvait être à l'occasion une arme redoutable.

Dans un mouchoir à carreaux, attaché aux quatre coins, des loques et quelques croûtes de pain récoltées la veille.

Il avait posé sur le talus une casquette de soie grasseuse, et fourgonnait de ses doigts nerveux une chevelure grisonnante, épaisse, qui s'enroulait autour de son crâne dénudé au sommet.

Ses yeux sombres, farouches, enfoncés dans une orbite charbonnée, étaient à cet instant à demi voilés.

Il songeait...

A quoi?...

Une revanche à prendre?... Un mauvais coup à faire?...

Une barbe noire et courte, dure, couvrait en partie son visage dont la machoire avançait menaçante, pareille à celle d'un fauve.

Les épaules étaient larges, les membres noueux; tout dans sa personne indiquait une redoutable force.

C'était un individu à la mine, il faut le reconnaître, très peu rassurant, qui avait inspiré à la Tiotte une inquiétude vague.

Et doucement elle infléchit sa marche en pas-

sant de l'autre côté de la route, tout en poursuivant son chemin.

Comme elle marchait pieds nus, sans faire le moindre bruit, elle arriva jusqu'à la hauteur de l'homme sans avoir été entendue par lui.

A cet instant, il leva brusquement la tête, pareil à un loup mis en éveil, et longuement il la regarda, tandis qu'elle passait devant lui, à distance, de son pas ferme, allongé.

Et un éclair bestial traversa les prunelles ignées de l'homme.

Il enleva sa pipe de sa bouche, la secoua et la mit dans sa poche, tout en disant d'une voix élevée:

—Eh! petite!... Tu vas loin comme ça?... Attends-moi donc, nous ferons route ensemble.

La fillette ne parut pas le moins du monde désireuse de répondre à cet appel.

Bien au contraire, elle pressa le pas, tournant parfois la tête, pour voir si l'homme qui maintenant lui inspirait tant de frayeur se mettait à sa poursuite.

Lui il s'était levé, étouffant un juron, s'étirant les bras, bâillant à se décrocher la machoire.

—Eh! petite—cria-t-il encore—écoute donc! écoute donc!...

La fillette entendait fort bien, mais elle prit ses jambes à son cou, détalant avec une alacrité d'hirondelle.

—Chien de pays! grommela l'homme; faut faire des lieues et des lieues avant de décrocher un morceau de pain... Et rien à faire, rien à bouloter, rien à gratter, chien de pays! Elle est jolie, la petite gueuse... Mais paraît qu'elle se méfie du coup... Dommage... nous aurions fait un pas de conduite ensemble... Mais, ouicht, elle se méfie!

En prononçant ce dernier mot, il se mit à rire sans bruit, montrant des dents larges, aiguës, enchevêtrées, comme celles d'un bouledogue.

Cependant Fleur-de-Mai continuait sa route, se retournant encore de temps à autre pour s'assurer qu'elle ne courait aucun danger.

L'homme avait repris sa trique, et s'était remis en marche, sifflant une gigue anglaise qu'il avait dû entendre dans quelque lointain pays.

La Tiotte, après avoir suivi un long ruban de route, avait pris sur la droite un sentier à peine marqué, à travers une longue plaine interminable entrecoupée de sapinières et s'étendant de tous les côtés, pareille à un vaste désert.

Elle atteignit bientôt un taillis de chênes rabougris qu'elle contourna, et alors elle s'arrêta soudain.

Un cri aigu frappait son oreille.

C'était comme un appel strident, irrité, qui se répétait avec une persistance croissante.

Fleur-de-Mai arriva promptement au coin du bois, car à cet appel elle avait repris sa course, précipitant sa marche.

Entre le taillis et une sapinière qui s'étendait au loin, se trouvait un espace vide.

Il était occupé par une petite chaumière en bon état, accompagnée d'une étable en retrait, une chaumière qui avait l'air tout étonnée de se trouver là, enfouie dans la verdure, sous les branches, perdue au milieu de ce désert.

Un fossé profond entourant cette locature, était bordé d'un talus sur lequel poussaient des boulaux et des saules qui formaient un épais rideau, si bien que cette haie élevée empêchait d'apercevoir le toit de la maisonnette à une courte distance.

Avec un carré de potager, un petit champ de pommes de terre, c'était tout ce que comportait ce mince domaine, fermé par une claie solide qui grinça en tournant sur ses gonds, lorsque Fleur-de-Mai l'ouvrit...

Sur le seuil de la chaumière se tenait une femme en costume de paysanne.

Le cri perçant qui avait accéléré la marche de la pauvre était poussé par elle.

A l'aspect de la femme, la fillette se mit à rougir, à trembler et s'arrêta interdite.

La paysanne ne lui dit rien, ne prononça point une parole, ne lui adressa aucun reproche.

Elle arriva sur elle le bras levé, et sur le visage sur les épaules de la pauvre Fleur-de-Mai les coups plurent dru comme grêle.

L'innocente les paraît en levant les bras, se

garant de son mieux, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues pâles.

Dans les yeux de cette enfant torturée se lisait maintenant une désespérance sans bornes...

L'instant de liberté qu'elle avait conquis, qu'elle payait si cruellement à cette heure, s'était envolé, et elle reprenait le carcan de sa lourde chaîne, cette chaîne misérable, que tout le long des jours et des nuits elle était condamnée à traîner.

La femme qui frappait cruellement ainsi la pauvre Tiote était grande, forte, de taille bien prise.

Elle portait allégrement, coquettement même, son costume de paysanne, Lien qu'elle accusait trente-huit ou quarante ans.

Elle avait été jolie, elle eût été avenante et plaisante encore, grasse, propre, blanche, sans la méchanceté perverse et froide qui se lisait dans ses yeux clairs...

Elle se nommait Claudine Toupart ; dans les environs on la nommait simplement la Claudine.

Seize années auparavant, elle était arrivée dans le pays, en charrette, venant de Pierre fitte.

Un mobilier simple, mais propre était entassé sur la carriole et Claudine Toupart avait pris possession de la chaumière nouvellement construite.

Ce petit domaine, sans doute à cause du taillis de chênes qui se trouvait à sa portée, avait pris le nom de la Giandière.

Claudine Toupart n'était pas seule, elle portait dans ses bras un enfant, une toute petite fille qui ne comptait à cette époque que quelques semaines à peine.

C'était la Tiote.

Depuis, Claudine Toupart avait vieilli, et malgré les privations de toute nature, les mauvais traitements, les coups, car la méchanceté de la Claudine était de celles qui jamais ne se lassent, la Tiote avait poussé, avait grandi, était devenue belle et forte, tout comme ces fleurs des bois qui éclosent au gré du soleil et du vent.

Était-ce sa mère, cette femme qui ne lui adressait jamais la parole, qui devant un mot, cette mégère dont la main dure, implacable, était toujours abattue ou levée sur la pauvre Tiote ?

On l'affirmait dans le pays. Claudine le disait elle-même.

Mais, d'ailleurs, qui s'occupait d'elle ? Personne.

Au fond de ce désert, Claudine Toupart ne voyait âme qui vive.

Deux fois la semaine elle allait quérir, un panier sous le bras, ses provisions au bourg.

Deux fois la semaine également, la charrette du boulanger apportait du pain blanc à la Claudine... Et c'était tout.

Avec l'indifférence suprême qui fait le fond du caractère du paysan dans ces contrées sauvages, on ne s'occupait guère de ce que pouvait faire Claudine Toupart au fond de son trou.

Pourvu qu'elle payât bien son boulanger, son boucher, que sa taxe fût régulièrement soldee au percepteur... on ne lui en demandait pas davantage.

On disait dans le pays que la Claudine était fort à son aise, car jamais sa cache chez le boulanger n'était en retard, car elle portait toujours des robes propres, des sabots fins, et aux oreilles des pendants d'or qui tranchaient sur son coquet petit bonnet berrichon.

Mais comme elle ne s'occupait jamais des affaires des autres, comme la Tiote, la pauvre, ne parlait pas et qu'il était impossible de l'interroger, on la laissait tranquille et libre en tous points de vivre à sa guise.

Deux fois par an, Claudine Toupart partait le matin de bonne heure et se rendait à Souesmes, où une carriole du pays la conduisait à Salbris.

Là, elle prenait un train pour Orléans et revenait le soir même.

Ces jours-là, la Tiote était doucement, pleinement heureuse.

Elle laissait les vaches à l'étable et s'en allait courir à travers les landes, pareille à un cheval échappé.

Le soir à sa rentrée, Claudine Toupart retrouvait la maisonnette en ordre.

Mais le lendemain, pour Fleur-de-Mai, recommençait la même vie de douleurs et de misère.

Claudine était foncièrement méchante.

En outre, dans tous les détails de son ménage, elle se montrait sordidement avare.

Ah ! si la pauvre courait au devant du courrier, si elle offrait ses fleurs de mai, ses bouquets des champs, c'était, nous l'avons vu, pour pouvoir acheter de temps à autre un morceau de pain à Souesmes.

Ah ! c'est que la Claudine mesurait chichement la pitance qu'elle lui octroyait deux fois par jour... C'est que l'écuelle de maigre soupe n'était même jamais remplie jusqu'au bord.

Pauvre être !... Toujours soumise à la même angoisse !...

Dans ses yeux, ses beaux yeux de velours si doux, si tendres, ces yeux qui auraient dû être la joie suprême, le cher trésor d'une mère, brillait éternellement une lueur de convoitise toujours inassouvie.

Durant l'été, fort heureusement, il y avait les baies sauvages, les cerises le long de la route de Souesmes, les prunelles, les mûres, tous les petits fruits du bon Dieu...

Mais l'hiver !... le long, le dur hiver !...

Oh ! que les jours se traînaient !... les nuits plus pénibles encore ! alors que l'enfant se réveillait tenaillé par les cruelles morsures de la faim...

Par fatigue, le bras de Claudine s'était arrêté.

La Tiote essuya ses larmes et se dirigea vers l'étable, d'où elle fit sortir deux vaches qu'elle poussa devant elle, une goulette à la main, pour les mener paître, la chaleur du jour étant passée.

Claudine, toujours sans lui dire un mot, lui avait tendu une petite écuelle de soupe que la Tiote se mit à manger, à la suite des deux bêtes, qui, d'elles-mêmes, se dirigeaient vers la bruyère.

Elles longeaient le taillis de chênes, broutant de-ci de-là les maigres herbages qui se trouvaient sur leur passage.

Arrivée au coin du taillis, Fleur-de-Mai s'arrêta, laissant les deux vaches filer devant elle.

Les bêtes prirent une légère avance dans la lande, et la jeune fille s'assit au pied d'un chêne plus élevé que les autres.

Ses yeux dont les longs cils gardaient encore la trace des larmes, avaient pris une expression inquiète.

Elle jeta autour d'elle un long regard méfiant, demeura quelques instants immobile, la tête dans la main, la main sur ses genoux.

Rassurée par le profond silence qui régnait autour d'elle dans ces solitudes infinies, elle souleva une grosse motte de terre gazonnée, auprès de laquelle elle était assise.

En dessous se trouvait une pierre plate qu'elle écarta...

Et alors elle eut devant elle son trésor, son épargne, les sous accumulés un à un, qui lui servaient aux mauvais jours, quand la faim la mordait par trop fort, à aller chercher un morceau de pain à Souesmes...

Et elle ajouta, à ce petit magot, qui ne comptait que quelques francs à peine, la pièce de deux sous qu'elle avait épargnée...

Une main, un crampon de fer, la saisit à la gorge... tandis qu'un coup lourd s'abattait sur elle, l'étouffait !...

C'était l'homme de la route, le rôdeur !...

Il l'avait épiée, il l'avait suivie, il la tenait maintenant, râlant, éperdue !...

Mais, vaillante, nerveuse... elle se dégagea au prix d'un surhumain effort...

Et elle poussa un cri désespéré, une clameur furieuse...

L'homme l'avait ressaisie... Il lui mettait sa large main sur la bouche tandis que de l'autre il l'étranglait...

Fleur-de-Mai était perdue...

Ses yeux affolés roulaient dans leur orbite...

— Eh ! dites donc ! l'homme, ne vous gênez pas, cria la voix glapissante de Claudine qui était accourue !... Voulez-vous la lâcher ?... Voulez-vous la lâcher... ou je vous fourre ma fourche dans le ventre...

L'homme poussant un rugissement sauvage s'était relevé, abandonnant sa victime.

Fleur-de-Mai avait perdu connaissance... elle demeurait étendue sur l'herbe...

Claudine et l'homme se regardaient face à face.

Et dans leurs yeux se lisait à la fois une indescriptible stupeur...

— Irma ! — Romain !... s'écrièrent-ils en même temps !...

— Ils restaient là, ébahis, à se regarder...

Claudine retrouva la parole la première.

— Ah ben ! par exemple ! fit-elle, si je m'attendais...

— Moi non plus, pour sûr, répliqua Romain.

— Et qu'est-ce que tu fais par ici ?...

— Mais, tu vois, répliqua le rôdeur, essayant de plaisanter, bien qu'il n'en eût nulle envie.

— Je vois ! C'est joli, c'est du propre...

— Dame, tu comprends, je ne te savais pas là... Pas vu, pas pris... Et tu comprends...

— Bon ! bon !... Je pense bien que tu es resté ce que tu étais... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je pense bien que tu as dû en faire des caravanes... Enfin, d'où viens-tu pour l'instant ?

Romain ne répondit pas immédiatement à cette question nettement posée.

Il regarda lentement autour de lui, et hochant la tête :

— Peuh ! tu sais bien d'où je reviens... c'est pas malin à savoir... je reviens de loin à coup sûr... et malgré toute la misère que j'ai mangée, j'ai de la chance d'être encore vivant...

Après un instant de silence, les lèvres serrées de Claudine laissèrent passer cette réponse qui prouvait que la voix de Romain avait fait vibrer en elle de vieux souvenirs mal éteints.

— Alors, tu as trimé, mon pauvre homme !!!

— Oui, trimé, comme tu dis, et dur...

— Et alors, tu as fini ton temps ?... Tu as terminé ta peine ?... Tu as été gracié ?...

Romain haussa les épaules et regardant autour de lui.

— Des blagues !... J'ai trouvé un jour ma belle et je leur ai dit " Bonsoir les voisins ". Et j'ai filé mon câble, comme tu peux croire... Seulement, ça été d'un dur... et j'ai failli y rester...

— Ah ben ! vrai, finit par s'écrier Claudine...

Ça me fait plaisir de te revoir, mon pauvre homme... Pense donc... après si longtemps.

— C'est vrai, ça me fait bien plaisir, à moi aussi, bien que tu m'aies reçu tout à l'heure comme un chien dans un jeu de quilles.

Claudine se mit à rire :

— Dis donc, toi, fallait-il pas que je te laisse étrangler cette innocente et lui voler ses quatre sous !...

Tandis qu'ils devisaient ainsi, la Tiote était revenue lentement à elle...

Ses paupières s'étaient nerveusement agitées, puis elle avait bondi sur ses deux pieds, se mettant d'un saut hors de la portée de Romain.

Claudine avait froncé le sourcil et ses lèvres minces s'étaient plissées...

Puis elle avait étendu le bras, désignant à la fille les vaches qui s'étaient éloignées outre mesure et menaçant de gagner une jeune sapinière.

La Tiote ne se le fit pas répéter par deux fois... Elle fila prestement, la tête basse, portant par moment les mains à son cou, où les doigts du bandit avaient imprimé une trace noire...

Romain la suivit de l'œil, mais lui et Claudine avaient trop de choses à se dire pour que l'instant il s'occupât de cette petite.

Claudine Toupart réfléchissait.

— Alors, dit-elle, si les gendarmes te recontraient...

— Ils me demanderaient mes papiers... et je leur en montrerais... en règle donc... Bah ! il y a longtemps que ça s'est passé, que l'on me croit dévoré par les requins de mer, ou les requins de terre, ceux à deux pattes, qui ne sont pas les moins à craindre... Depuis mon évasion, je n'ai pas fait parler de moi... Cependant, j'aime bien ce pays-ci, parce que les gendarmes, ça se voit de loin... et l'on a le temps de jouer des quilles pour ne point se trouver dans leur compagnie.

— Alors, on peut te reprendre ?...

— Bien sûr que si on leur disait mon nom, et s'ils me mettaient le grappin dessus... mais comme ça n'est pas toi qui iras me servir...

— Tu peux le croire...

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 18 OCTOBRE 1890

## LE RÉGIMENT

TROISIÈME PARTIE

## CONSEIL DE GUERRE

(Suite)

— Depuis quelques mois, pensait-il, j'ai rêvé plus d'une fois qu'un jour viendrait où je serais obligé d'en finir, et j'avais cru que l'arme qui m'aiderait à ne plus souffrir serait celle qui fut trouvée près de moi dans la forêt, sur la neige, le jour de ma naissance ! je n'ai pas même cette consolation. Enfin !

Il soupira. Il arma le revolver et le dirigea contre son cœur. Mais tout à coup et au moment où son doigt touchait la détente, il pense à Marjolaine qu'il ne reverra plus, à Marjolaine qui est à Châlons peut-être, et qui sans doute, s'il meurt ainsi, se dira qu'elle n'était guère aimée. Et il veut, du moins, lui laisser un adieu. Il l'aime tant ! Il eût été si heureux auprès d'elle. Il eût été si fier de l'avoir pour femme ! C'eût été trop beau ! Tant de bonheur n'est pas possible ! Il pose le revolver sur sa petite table. On lui a donné, quelques jours auparavant, du papier, de l'encre et une plume, pour lui permettre d'écrire à tous ceux qu'il aime. Hâtivement il jette quelques mots d'adieu à la jeune fille :

« Chère Marjolaine, pardonne-moi la peine que ma mort te causera. Mais je suis certain que tu conserveras mon souvenir dans ton cœur et que dans longtemps, très longtemps, tu t'attendras encore en pensant à moi. Je suis sûr également que tu m'approuveras de mourir et que tu comprendras que je n'ai pas voulu vivre au bagne. Tu connais mon cœur, tu connais ma vie, tu sais pourquoi je meurs. Tu m'aimeras quand même. En mourant, je ne veux te faire promettre qu'une chose et je m'en irai heureux. Parle de moi souvent avec elle ! Tu me le promets ? Je te remercie. Adieu pour toujours. Je t'aimais bien. Et c'est ton nom, le dernier et le seul, que je veux prononcer en mourant. »

Il glissa la lettre sous l'enveloppe et écrivit l'adresse de Marjolaine. Puis il reprit son revolver. Mais la porte de la cellule s'ouvrait brusquement à ce moment-là. En écrivant, il n'avait pas entendu les pas d'un surveillant. L'homme comprit, au geste de Jacques, qu'une seconde encore et le prisonnier était mort. Il se jeta sur lui d'un bond, à corps perdu, et ils roulèrent ensemble. Le coup partait en l'air, la balle trouant le plafond, et le revolver s'échappait des mains du pauvre garçon. Le surveillant se releva.

— Il était temps ! dit-il.

Et fourrant l'arme dans sa poche avec un geste de mauvaise humeur :

— Voilà ce que c'est que d'avoir confiance, les prisonniers en abusent ! Qui diable a pu vous donner cette arme ?

Jacques ne répondit pas. Il restait étendu par terre comme si la balle l'avait frappé. Et le voyant immobile le surveillant eut peur.

— Jacques ? Jacques ! appela-t-il.

Jacques avait la tête appuyée sur le bras. Il pleurait.

— Rendez-moi ce revolver, mon ami, dit-il au gardien. Vous avez été soldat comme moi, vous êtes sergent comme moi. Comme moi vous auriez voulu mourir, si vous aviez été déshonoré. Qu'est-ce que cela peut vous faire que je me tue ? Ayez pitié de moi, et je vous remercierai.

— Ma foi, non, dit le gardien. Vous êtes dans de fichus draps, c'est vrai, et je ne sais pas comment vous avez fait pour vous y mettre ! Mais malgré votre crime, malgré votre condamnation, vous avez dû remarquer que j'avais quand même de l'amitié pour vous.

— C'est vrai ! Prouvez-le-moi une dernière fois et laissez-moi mourir !

— Non.

— Pourquoi ?

— On va vous le dire au greffe. Suivez-moi. Vous y trouverez du monde qui vous attend.

— Qui ?

— Vous allez voir.

— Ne peut-on me laisser tranquille ?

— Ne faites pas le méchant. Venez.

— Soit.

Jacques suivit docilement. Au greffe, il y avait Cheverny et son fils, Marjolaine et Marguerite. En apercevant tout ce monde, tous ceux qu'il aimait, le pauvre garçon fut si ému qu'il pâlit et faillit s'évanouir. Le gardien le soutenait et avec une rudesse amicale :

— Allons, du nerf. Vous étiez plus robuste que cela il y a cinq minutes quand vous vouliez vous faire sauter la cervelle.

— Que dit-il ?

Et tous, ils se précipitent vers Jacques.

— Oui, disait le surveillant, il était temps d'entrer dans sa cellule. Une seconde et ça y était. Même que le coup est parti et faillit nous tuer tous les deux. Voilà le revolver. Et monsieur était un homme d'ordre ! Monsieur n'a pas voulu partir sans faire ses adieux. Sur sa table, il y avait une lettre qu'il venait d'écrire, adressée à Mlle Marjolaine Routard, boulevard Haussman.

— C'est moi ! s'écria Marjolaine.

Elle s'empare de la lettre, la parcourt d'un coup d'œil et se précipite dans les bras de Jacques.

— Méchant ! méchant ! tu voulais mourir !

— Cela eût mieux valu ! dit-il d'une voix étouffée.

Et ses yeux mouillés de larmes rencontrent le regard fiévreux de Marguerite. Sa mère voudrait s'élaner vers lui, le presser contre son cœur, mêler ses larmes aux siennes. La présence de Cheverny l'en empêche, mais elle souffre une torture inexprimable. Elle lui tend les mains. Il les prend, les embrasse avec transport. Il dit d'une voix entrecoupée.

— Oh ! madame, que vous êtes bonne d'être venue, que vous êtes bonne, ma... madame !

Ce mot lui brûle les lèvres. Ah ! comme il voudrait, en cet instant, l'appeler sa mère !

— Jacques, dit le colonel, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Une bonne nouvelle, c'est l'annonce d'un bonheur, mon colonel, et il ne peut plus y avoir rien d'heureux pour moi.

— Peut-être, dit Bernard. Ecoute.

— Le conseil de guerre a signé à l'unanimité un recours en grâce auprès du président de la République.

— Ah ! un recours en grâce, dit-il avec un sourire triste. Mais ce ne sera pas la grâce entière, mon colonel, ce ne sera qu'un adoucissement, et la mort eût mieux valu, je le répète.

— Espère, dit Cheverny.

## VI

Le président de la République commua la peine des travaux forcés à perpétuité en celle de dix ans de travaux forcés. La dégradation militaire était maintenue forcement. Ainsi le veut la loi, pour toute peine infamante que la dégradation doit accompagner toujours.

Comme il n'y avait aucun motif de cassation du jugement, comme les délais d'appel étaient expirés, le jugement devenait exécutoire dans les vingt quatre heures qui suivirent. Jacques allait être dégradé ! Très souvent, ces tristes cérémonies militaires ont eu lieu dans l'intérieur même des casernes. A Châlons, elles se passaient toujours sur la place de l'Hotel-de-Ville. Une section de tous les régiments qui formaient garnison à Châlons devait y assister, et, en outre, une section prise dans le 145e, en garnison à Nancy, le régiment de Jacques.

Il arriva donc le matin, à la première heure du jour, sur la place de l'Hotel-de-Ville, un détachement du 145e de ligne, où figuraient Belhomme et le caporal Martin, lesquels, aimant Jacques, au-

raient bien voulu se dispenser d'un aussi cruel service. Puis défilèrent et prirent place les détachements des différentes armes formant la garnison de la ville. Une section d'un régiment d'infanterie. Une section d'un régiment de hussards. Une section d'un régiment d'artillerie. Les quatre détachements arrivèrent en armes, les cavaliers à pied, sabre au clair, le manteau roulé en sautoir, clairons en tête. Ils formèrent le carré et attendirent. Des ouvriers se tenaient derrière la troupe, témoins émus et silencieux de ce triste spectacle.

Austitôt après la dégradation, Jacques devait être remis à la gendarmerie. Le colonel de Cheverny, en tenue civile, Mme de Cheverny, Bernard et Marjolaine, étaient là sur cette place, bien avant le jour, bien avant l'arrivée de la troupe. Ils n'avaient pas voulu, en cette cruelle minute, abandonner Jacques. Ils s'étaient dit que le jeune homme ne supporterait pas la honte de la dégradation, s'il ne sentait auprès de lui des cœurs battant à l'unisson du sien.

Et Bernard, plus triste et plus malheureux que le condamné lui-même, Bernard voulait être là, lui aussi, pour protester de la voix même contre le châtiement qu'un autre recevait à sa place. Il n'avait pas cessé de répéter depuis la condamnation :

— C'est moi qui suis coupable ; Jacques est innocent !

Ils s'étaient assis tous les quatre, sur un banc de la place de l'Hotel-de-Ville ! Jacques devait passer devant eux. Il faisait un froid rigoureux. Marguerite et Marjolaine grelottaient.

Ils attendirent assez longtemps. Enfin l'aube se leva. Le froid redoublait. Le ciel était gris, bas ; le vent soufflait dans les rues et faisait tourbillonner la poussière sur la place. Et sous l'action du vent des feuilles mortes échappées des arbres de la promenade, abattues là, roulaient et paraissaient jouer à se poursuivre.

Ils se taisaient. Sous l'impression d'une lourde et accablante tristesse, ils ne trouvaient rien à se dire. Marguerite et Marjolaine avaient les yeux gonflés et très rouges. Les deux hommes étaient très pâles et leur figure était altérée.

On entendit des clairons, très loin dans la ville. Et cela résonna dans leur cœur comme un glas d'enterrement.

Les soldats défilèrent devant eux. On entendit des commandements brefs. Ils s'alignèrent. Presque aussitôt d'autres clairons, d'autres soldats, exécutant es mêmes mouvements. Ils étaient tous là maintenant. On n'attendait plus que le condamné.

Bientôt il parut escorté par quatre hommes, deux de chaque côté de lui, ayant le fusil au port d'armes, sous la conduite d'un sergent, le plus ancien de grade du régiment d'infanterie en garnison à Châlons.

Jacques, blême, marchait la tête sur la poitrine. Il faisait peine à voir. Quand il passa devant le banc où l'attendaient tous ces êtres si chers à son cœur, il s'arrêta les jambes molles. Il leur adressa un regard d'une tristesse immense, infinie. Ils s'étaient levés avec le geste de s'élaner vers lui. Et Bernard, dans un sanglot :

— Jacques ! mon Jacques ! C'est horrible ! horrible ! c'est moi qui devrais être à ta place !

Mais Jacques passa, se retournant vers eux, les remerciant de son sourire, le pauvre soldat, pour la force que toutes ces créatures si bonnes venaient de lui donner.

Et Marguerite, sans courage, se laissant défaillante, se trahissant presque, Marguerite murmurait :

— Mon enfant ! mon pauvre enfant !

Cheverny l'entendit bien, mais il crut qu'elle s'adressait à Bernard, alors qu'elle ne pensait qu'à l'autre, au fils perdu, retrouvé pour le reperdre, dans d'aussi tragiques circonstances.

Jacques avait pénétré dans le carré formé par la troupe. Malgré la discipline rigide, il avait l'air si défait, il était si changé, qu'à son aspect il y eut une sorte de rumeur de compassion dans les rangs de la section du 145e, ses anciens camarades. Le caporal Martin murmura :

— Le pauvre bougre !

Et Belhomme, le cœur tout retourné, disait :

— C'est dur tout de même pour un brave soldat ! Et il l'était, il n'y a pas à dire, il l'était !

**AVIS aux mères.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolli les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

**CONSIDERATIONS GÉNÉRALES**

Toujours on semble oublier que l'assimilation d'un élément de nutrition de nature organique ou minérale est tributaire en fin de compte des lois de l'organisme vivant, et que dès lors la première condition requise pour traiter les anémiques par aglobulie, c'est de remonter les organes digestifs, réveiller leurs facultés languissantes d'assimilation et modifier l'économie toute entière par des stimulants et des toniques appropriés. Telles sont les considérations générales qui, dès l'année 1880, servaient de base à la formule du VIN AU QUINQUINA FERRUGINEUX du Dr Ed Morin. Disons de suite que les résultats en ont été absolument surprenants et bien faits pour confirmer le public dans la certitude que ce Vin est venu combler une lacune considérable de la médication par le fer. En effet, toute préparation ferrugineuse ne sera rationnelle et efficace que si elle offre les trois conditions suivantes : D'être agréable à prendre ; de ne pas fatiguer l'estomac ; de stimuler doucement la muqueuse stomacale et d'être en même temps un excitant de l'assimilation générale.

Or, le VIN AU QUINQUINA FERRUGINEUX du Dr Ed Morin : De la force d'une liqueur généreuse est très agréable au goût et tel que les malades, loin de le négliger ou de l'oublier, le recherchent avec plaisir.

Cette préparation sans rivale peut s'obtenir chez tous les pharmaciens au prix de 50 cents et \$1.00 le flacon. Dépôt général : Dr Ed Morin & Cie., Québec. A Montréal, chez Mess Lyman, Knox & Cie., et E. Lefort & Cie., pharmaciens au gros.

On dirait qu'il existe quelque malentendu touchant la date à laquelle expire la charte de la loterie de l'Etat de la Louisiane. La compagnie a demandé une nouvelle charte le 10 de juillet dernier et la législature a ordonné qu'un amendement à la constitution soit soumis au peuple en 1892. Ainsi la charte de la compagnie sera prolongée jusqu'en 1919.

Cependant, la charte actuelle de la compagnie n'expire qu'en 1895. La demande d'une nouvelle charte n'est qu'une affaire de routine législative et il n'y a pas le moindre doute que quand la charte actuelle va expirer, le peuple s'empressera de la renouveler. La manière dont les généraux Beauregard et Early administrent la loterie provoque l'admiration de tout le monde.

La Compagnie d'Assurance  
**LA ROYALE D'ANGLETERRE**

Actif..... \$35,053,006.43  
Surplus de l'actif sur le passif. 11,411,507.31

Bureau principal pour le Canada : Montréal

**WILLIAM TATLEY, Agent - Général**

Cette Compagnie a placé près de \$1,000,000 en Canada, dont une grande partie en dépôt au Gouvernement Fédéral, pour la protection spéciale de ses assurés canadiens.

Montant net des primes sur assurances contre le feu, perçues en Canada, durant l'année 1889 : \$534,299.

La réputation et la popularité de la Compagnie sont parfaitement établies par le revenu des primes ci-dessus mentionné, lequel surpasse, d'une moitié au moins, celui de toute autre Compagnie d'Assurance.

"LA ROYALE" est reconnue dans le monde entier pour sa libéralité envers ses clients et pour la promptitude et la justice qu'elle apporte dans le règlement de leurs réclamations.

Le meilleur est, après tout, le moins dispendieux.

**ON DEMANDE DES AGENTS**

Dans tous les endroits où la Compagnie n'a pas encore de représentants.

Entre femme :

—Je peux bien vous le dire, à vous qui êtes mon aînée.

—Oh ! si peu !

—Si peu que ce soit, je veux vous confier que je viens d'entrer dans ma trente-neuvième année.

—L'important, c'est de ne plus en sortir.

**SPECIAL**

Corps et caleçons en laine \$1  
Chaussettes en laine . . . 25c

*P. P. 2 valeurs sans égales au même prix ailleurs*

**VENEZ LES EXAMINER**

**GUIMOND**  
15 ST-LAURENT



**CHESTER'S CURE !**

Four la L'Asthme Bronchites Enrouements  
Toux Thumes Catharre Etc., etc

**LE GRAND REMÈDE CANADIEN**  
Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER**

461 — rue LaGauchetière, Montréal — 461

Prix : grande botte..... \$1.00  
" — botte..... 50

LES

**"POUDRES ORIENTALES"**

LES SEULES QUI ASSURENT EN TROIS MOIS LE

DEVELOPPEMENT

**DES FORMES DE LA POITRINE**

**CHEZ LA FEMME**

LES

**"POUDRES ORIENTALES"**

**GUERISSENT RADICALEMENT**

La Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'Estomac, les Pâles Couleurs, Etc., etc.

EN UN MOT TOUS CES ÉTATS DE

Langueur, d'Amaigrissement et d'Épuisement Nerveux auxquels les tempéraments sont de nos jours trop fatalement prédisposés

**C'est le Grand Remède de la Mère et de l'Enfant**

AGENCE DES POUDRES ORIENTALES, BOITE-POSTE 694, MONTREAL

**PIANOS! PIANOS!**

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants  
**O. Newcombe & Co. de Toronto,**  
**Nondelsohn Pianos & Co. de Toronto,**  
**Evans Brothers, de Ingersoll,**  
**Hallet, Davis & Co. de Boston,**  
**Schubert Pianos Co. de New-York.**

**ORGUES, HARMONIUMS** pour Eglises et Harmoniums pour salons. Instruments en cuivre et à cordes de fabriques françaises et allemandes. Instruments de musique de toutes espèces, porte-musique, folios, étagères, écharnes pour pianos droits, nouveau genre, couverts et bancs de pianos de fantaisie. Récentes publications de musique de tous genres, vocales et instrumentales, religieuses et profanes.  
 Prix modérés et conditions faciles.

**BERNARD, FILS & CIE,**

EDITEURS DE MUSIQUE  
 Coin des rues St-Jean et Ste Ursule  
 Haute-Ville, Québec.

**25 CTS** **PISO'S CURE FOR** **25 CTS**  
**Le Meilleur Remède pour la toux**  
 En vente dans toutes les Pharmacies  
**CONSUMPTION**



**Etablie en 1870**  
 Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs Moutarde Française, glycérine Colle forte, Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.  
**Henri Jonas & Cie**  
 10, rue de Brescotes  
 Montréal

**PACIFIQUE CANADIEN**

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor  
 Ottawa, Buckingham, etc. +\*7.50 a.m., +\*11.45 a.m., 4.25 p.m.  
 Boston, Portland, Manchester, etc., \*9.00 a.m. + \*8.15 p.m.  
 Toronto, Smith's Falls, Peterboro et Brockville, \*9.20 a.m., pour Détroit, Chicago, etc., +\*8.45 p.m.  
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +\*11.45 a.m.  
 St-Anne, Vaudreuil, etc., \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.  
 St-Jean, Magog, Sherbrooke, Cookshire, etc., 4.00 p.m. \*7.45 p.m.  
 Winchester, \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.  
 Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +\*8.15 p.m.  
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \*7.45 p.m.  
**De la Gare du carré Dalhousie :**  
 Québec, \*8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et \*10.00 p.m. Pour les points sur l'Intercolonial à Campbellton N. B. \*10. p.m.  
 Trois-Rivières, \*8.25 a.m., \*3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et \*10. p.m.  
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.  
 Ottawa, \*8.50 a.m., 4.40 p.m. \*8.40 p.m.  
 Winnipeg et Vancouver, \*8.40 p.m.  
 St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m.  
 Ste Rose et Ste-Thérèse—3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.  
**De la gare Bonaventure**  
 Chambly, Marrieville, etc., 9. a.m. de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 8.35 a.m. Chambly, Marrieville, St-Césaire, etc., 5.20 p.m. Samedis exceptés. + Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. \* Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.  
**Bureaux des billets à Montréal :**  
 266 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Wind-



**Lorsque vous voyagez dans l'Est ou l'Ouest**

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toute les villes et villages importants dans les deux Provinces.  
 Pour Port Huron, Detroit, Chicago et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre de grands avantages uniques : étant la SEULE COMPAGNIE CANADIENNE sous le contrôle d'une seule

**ADMINISTRATION**

Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour Biddeford, Manchester, Nashua, Boston, Fall River, New-York et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle Angleterre.  
 Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal, ou à notre représentant,  
**J. HICKSON,**  
 Administrateur.  
**Wm. EDGAR,**  
 Agent général pour les billets.

**A. HURTEAU & FRERES**

MARCHANDS DE BOIS DE CHAGE  
 23, rue Sanguinet, Montréal  
 Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106  
 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc  
 Téléphone 140

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**180 - RUE SAINT - JACQUES - 180**  
 Edifice de la Banque d'Epargne  
**VICTOR ROY** **L. Z. GAUTHIER**  
 Elevateur de plancher. Chambre 3 et 4

**La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.**

Capital..... \$15,000,000  
 Fonds accumulés..... 17,106,000  
**BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA**  
**724 NOTRE - DAME, MONTREAL**  
**ROB. W. TYRE, Gérant.**  
 AGENTS POUR LA VILLE  
**ELZEAR LAMONTAGNE** **JOSEPH CORBEIL**

**LE REMEDE DU PERE MATHIEU!**



**L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE!**  
**ENCORE UNE DECOUVERTE!**  
**LE REMEDE DU PERE MATHIEU** guérit radicalement et promptement l'intempérance et détruit tout excès de liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.  
 Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.  
**S. LACHANCE, seul propriétaire,**  
 1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal.

**MAISONS RECOMMANDEES**

**SAINT-JEAN, P. Q.**  
**Hôtel du Canada** **Louis Forgue**  
 Maison de première classe,  
 162, 164, 166, rue Richelieu

**NEW-YORK**  
**Pension privée : Antoine Jungbluth**  
 80, Clinton Place, près de la 5e Ave.

**RIMOUSKI**  
**Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Prop**  
**SAINT-HYACINTHE**  
**Hôtel Yamaska,** Perreault, Prop.

**RIVIERE-DU-LOUP EN BAS**  
**HOTEL TALBOT**

**FRASERVILLE HOTEL**  
 Jos. Deslauniers, Propriétaire

**TROIS-PISTOLES**  
**HOTEL LAVIGNE**

**QUÉBEC**  
**CHAUSSURES**  
**J. S. LANGLOIS,** 121, rue St-Joseph, St-Roch

**Hôtel Albion,** L. A. & J. E. DION, Prop.  
 29, rue du Palais

**Magasin du Louvre,** COTÉ & FAGUY  
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

**PENSION FRETCH**  
 Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

**Librairie-Panetier, Bert & Tourangeau**  
 11, rue St-Joseph, St-Roch

**CYR. DUQUET**  
 Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie.

**SOREL**  
**HOTEL BRUNSWICK,** J. Fish, Prop.

**TROIS RIVIERES**  
**N. E. MORISSETTE,** 148, rue Notre-Dame  
 Tapis, Meubles à Soutanes, etc.

**HOTEL DUFRESNE**  
**JOSEPH DUFRESNE** Propriétaire

**MONTREAL**  
**THE BRITISH CIGAR STORE**  
 1574, rue Notre-Dame

**RESTAURANT OCCIDENTAL**  
 121, rue Vitruve, Montréal

**RESTAURANT VICTOR**  
 591, rue Lagachetière

**Librairie française**  
 252, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
 Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
**J. P. MARTEL, Prop.**  
 Montréal

**HOTEL RICHELIEU**  
**ISIDORE DUROCHER & CIE**  
 MONTREAL  
 Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir; ces entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

**HOTEL RIENDEAU**  
 58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER  
 Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 64, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.  
 Prix très modérés, cuisine française.  
**J. RIENDEAU,** Propriétaire.

*Alcides Chanay*  
 Architecte  
 No 1541, Rue Ste-Catherine  
 Montréal.  
 Téléphone Bell 6504

**ANNONCE DE JohnMurphy & Cie**

**DEPARTEMENT DES DRAPS ET TWEEDS**

Notre assortiment de Drap et Tweed, pour les saisons d'automne et d'hiver ne laisse rien à désirer tant sous le rapport de la variété des patrons et de la modicité de prix.

**TWEED DOUBLE LARGEUR**  
 Pour Ulster, depuis 85c.

**TWEEDS ECOSSAIS**  
 Nouveaux dessins  
**DRAP BEAVER**

Noir et dans toutes les nouvelles nuances valeur extra à \$2.00

**DRAP FANTAISIE**  
 Pour Dolmans, un grand choix

**SERGES CHEVIOT**  
 Très à la mode, en drap bleu, maron vert foncé, gris et noir

**DRAP HEPLONETTE**  
 Impermeable, pour pardessus et costumes de dames

**PELUCES ! PELUCES !**  
 Pour manteaux, en noir et brun foncé, valeur spéciale. Bonne qualité 24 pouces de largeur, depuis \$3.00.

**SEALETTES ! SEALETTES !**  
 En mohair et en soie, dans toutes les qualités

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre  
 Au comptant et à un seul prix  
 Bell Tel. 2193 Federal Tel. 580

Demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations

**POUR Tous les Maux**

- Hémorroïdes
- Contusions
- Catarrhes
- Blessures
- Douleurs
- Brûlures
- Toilette
- Intime
- ET LA
- Grippe

**SERVEZ-VOUS DE**

**POND'S EXTRACT**

Il guérit les

- Engelures
  - Enrouements
  - Rhumatismes
  - Maux d'Yeux
  - Hémorragies
  - Inflammations
  - Maux de Gorge
- Préparé seulement par la **POND'S EXTRACT CO.**  
 76 Fifth Avenue  
 New York

# Colonne Carsley

Thé et Café gratuits durant ce mois  
S. CARSLY

Nouveaux Prelarts Anglais  
Nouveaux Prelarts Anglais

Justement mis en vente, magnifique assortiment de prélaris anglais à 33c. la verge.

Qualité Garantie  
Qualité Garantie

Les prélaris vendus à 33c. la verge sont garantis prélaris anglais et d'une durée de 1er classe.

S. CARSLY.

Chez S. Carsley pour nouveautés dans les étoffes à robes.

Linoleums  
Linoleums

Les patrons des Linoleums sont ceux qu'il y a de mieux en fait d'importation faites au pays. Quant à leur qualité elle est supérieure à tout ce que nous avons jamais exposé.

On attire l'attention spéciale du public sur les lignes que nous vendons à 40c. et 45c. la verge.

S. CARSLY

Ordres par la poste promptement exécutés.

Nouveaux Carrés d'Art  
Nouveaux Carrés d'Art

Grands Carrés Seulement \$1.50 CH.  
Grands Carrés Seulement \$1.50 CH.

Convient Au Salon  
Convient Au Boudoir  
Convient A la Salle à manger

Qui se passerait de tapis quand pour \$1.50 on peut se procurer un de ces tapis élégants et de service.

S. CARSLY.

Habilllements de garçons derniers patrons.

Tapis A Bon Marché  
Tapis A Bon Marché

Grandes Occasions  
Grandes Occasions

Large Tapis Reversibles depuis 10c.  
Larges Tapis Mon ana, depuis 26.  
Larges Tapis Brochés, depuis 25c.  
Larges Tapis Tapestry depuis 25c.

S. CARSLY.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER LE

## THE TETLEY

CARSLY & CIE

Agents pour le gros, Montréal

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,  
Qui coudra avec douceur,  
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,  
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

# S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

# "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889. \$2,925,192.59  
Sécurité pour les assurés. 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,  
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,  
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

23347

Dans chaque famille, on devrait toujours avoir une provision de JOHNSTON'S FLUID BEEF en cas de maladies et pour usage culinaire.



## DEMEMAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre-Dame, plus haut que le carré Chaiboillez. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cols, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

## DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES  
GEO TUCKER NA PAS  
D'EGALE POUR LES COLLEURS DES REIMS  
L'AMIE DES DAME

ARRAPAHOU  
GEO TUCKER EST  
GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELLOTE

BAUME DES MONTAGNES VERTES  
DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DÉPOT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE & GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPESIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER

LYMAN, FILS & CIE  
PHARMACIE EN GROS,  
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

429, RUE GRAIG  
EN FACE DU  
CHAMP DE MARS

## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
122 rue St-Laurent.

## HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque - Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,  
64, rue St-Gabriel, Montréal.

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICINAUX

### DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS  
Savon No 1.—Pour démaquage on se de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

## Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'État en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, Le.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'État de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Carl Kohn*  
*J. A. Early*

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'État de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

## Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 14 OCTOBRE 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10  
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAN

990 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
990 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLES :

Billet complet, \$20 ; Demis \$10 ;  
Quarts \$5 ; Dixièmes \$2 ;  
Vingtièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

ENVOYEZ TOUT ARGENT PAR L'EX-PRESS, ET LA COMPAGNIE PAIERA LES FRAIS DE PORT.

S'adresser à M. A. DAUPHIN,  
New-Orléans, La

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'État de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'État de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'État de la Louisiane et une partie de la constitution de cet État n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'État de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet de ce mois, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'État soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'État de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.